

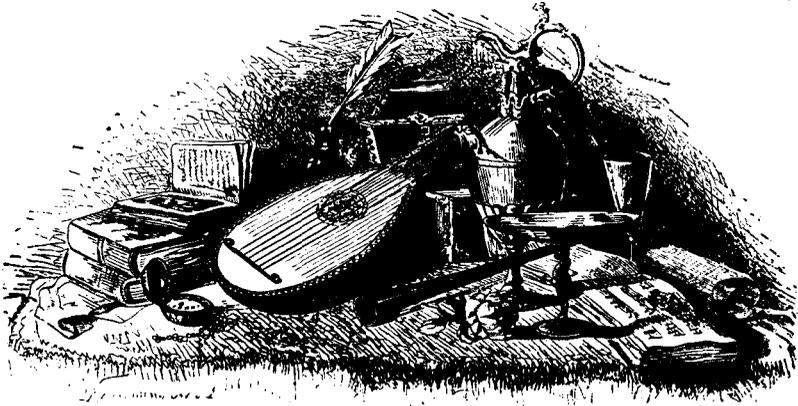
Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |





BEETHOVEN ET L'ART SYMPHONIQUE

“ La musique est une révélation plus sublime que toute sagesse, que toute philosophie. Dieu est plus proche de moi dans mon art que dans tous les autres. Il y a quelque chose en lui d'éternel, d'infini et d'insaisissable. *C'est l'unique introduction corporelle au monde spirituel du savoir.* ” (Pensée de Beethoven, transmise par Bettina d'Armin dans une lettre adressée à Goëthe.)

L suffit de considérer un instant le tableau de Carl Schloesser (1) pour être saisi par l'expression de souffrance, de douloureuse concentration intérieure éclairée par je ne sais quel rayonnement de candeur, que le peintre a su imprimer à la physionomie du grand compositeur allemand. Nous y voyons Ludwig van Beethoven dans la solitude de son cabinet de travail, en proie à cette agitation, à ce frémissement de l'âme qui doit donner naissance à une œuvre sublime. Ces yeux où brille le feu d'une souffrance et d'un amour insondables, dont le regard fixe ne semble voir dans les objets extérieurs que des symboles des visions intérieures de l'âme ; cette bouche ferme, plissée avec amertume, qui connaît la coupe décevante de l'existence, mais qui en brave le poison ; ce front bombé, puissant où se révèlent à la fois la force et la bonté : c'est bien là Beethoven, le solitaire inspiré.

Il a fallu sans doute à l'artiste-peintre plus que les données du portrait, plus que tous les faits biographiques connus pour con-

(1) Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une reproduction de ce beau tableau de Carl Schloesser, intitulé : *Beethoven dans son cabinet d'étude.*

cevoir avec cet *au delà*, dont l'art seul connaît les secrets, cette physionomie saisissante du poète symphoniste, et synthétiser pour ainsi dire dans un tableau toute une vie d'artiste, tout un poème d'enthousiasme et d'amour, de souffrances et de déceptions. Car la physionomie, c'est l'âme même, et c'est dans sa musique seulement, semble-t-il, que nous apparaît la grande âme de Beethoven, dans cette langue primesautière, si largement inspirée, où l'émotion revêt une expression si dramatique.

En dehors de son art, en effet, la vie de Beethoven n'offre pas de faits bien saillants ; aucune aventure extraordinaire ne vient signaler les diverses phases de cette existence tout intérieure et toute concentrée ; rien de la fièvre voyageuse qui pousse l'artiste loin de son pays. Sa vie extérieure présente autant d'uniformité et de calme que sa vie intérieure dut être agitée et pleine de tourments. Chose étrange, celui qui sut exprimer dans la langue des sons toutes les douleurs, les joies, les aspirations dont l'ensemble constitue le problème de nos existences, celui qui aimait tant l'humanité, et qui, dans la *neuvième symphonie*, embrassa dans un superbe élan d'amour tous ses frères en faisant chanter *l'hymne à la joie* de Schiller, cet interprète sublime, cet homme complet de Térance à qui rien d'humain n'est étranger, fut cependant un grand solitaire. Bizarre de caractère, dit-on, d'une timidité farouche et d'une indépendance presque sauvage, il dut peut-être à une éducation sévère et privée des douceurs de la vie de famille une accentuation plus forte encore de ces dispositions naturelles. Plus tard des affections contrariées, des difficultés matérielles, et, pour comble, une surdité qui lui ravira la source de ses plus pures jouissances, toutes ces afflictions jointes à ce feu intérieur, cette étincelle prométhéenne dévorant tout homme de génie, feront de Beethoven cette nature farouche mais aimante, faite de sentiments contenus, de douleurs innomées, que l'harmonie des sons pourra seule un jour traduire aux hommes.

Notre intention, en écrivant cette courte notice n'est pas de faire ici de la biographie, et du reste il existe sur la vie du compositeur un grand nombre d'écrits remarquables, parmi lesquels nous citerons *l'Histoire de la vie et de l'œuvre de Ludwig van Beethoven* par Schindler, — ouvrage jouissant d'une grande faveur, à cause sans doute de la personnalité de son auteur qui fut un des intimes du maître ; — mais nous essaierons plutôt de dire brièvement ce qui distingue particulièrement le génie de Beethoven, quelle place il occupe dans l'histoire de la musique, ce qu'était l'art avant lui et quelle fut l'influence de ses œuvres sur la musique de l'avenir.

* * *

On sait que, à la fin du siècle dernier, la musique instrumentale était assujettie à la forme stricte de la *sonate* (1) : “ un échafaudage de périodes architecturales, une répétition de phrases et de fioritures, de thèses et d'antithèses, dont le but était d'arriver, à travers une série de demi-cadences à la bienheureuse cadence finale.” Quatuors, quintettes, septuors, symphonies, de même que la sonate pour clavecin, n'étaient que des formes plus ou moins développées de cette structure ; et l'on a souvent comparé avec assez de raison, la musique symphonique à l'architecture, et réciproquement, en appelant cette dernière une *musique plastique*.

On peut assigner à la sonate deux origines : d'abord les sonates pour violon et violoncelle que l'on trouve dans les œuvres de Corelli et autres au XVII^e siècle, et cette même forme appliquée un peu plus tard au clavecin par Kuhnau, J. S. Bach, Emmanuel Bach, etc. ; ensuite l'*ouverture d'opéra*, genre spécial de musique instrumentale, en vogue en Italie au commencement du XVIII^e siècle. Ces ouvertures consistaient en trois *mouvements* ayant entre eux une certaine relation,—*allegro, andante, allegro*—deux mouvements vifs séparés au milieu par un mouvement lent.

Emmanuel Bach fut un des premiers à cultiver ce genre, mais c'est à vrai dire avec Joseph Haydn seulement que la sonate prend une forme déterminée et devient un type classique—Haydn est donc considéré à juste titre “ le père de la symphonie.” Il fit faire d'immenses progrès à l'orchestration, agrandit, tout en conservant les proportions, le cadre de la sonate, traita les thèmes avec plus de liberté, introduisit des traits libres, changea en un mot, selon l'expression de Ed. Schuré, “ le mannequin de cuir du contrepoint en chair vivante.

Mozart, son successeur, fit parler aux instruments une langue plus passionnée, donna à la mélodie instrumentale cette tendresse infinie de la voix humaine, mais ne changea rien d'essentiel dans la symphonie telle que conçue par Haydn. Ses œuvres sont remplies d'une grâce parfaite, d'une fraîcheur exquise d'inspiration, et satisfont dans une égale mesure le goût et l'esprit. La grâce idéale qui règne dans toutes ses compositions l'a fait souvent appeler le “ Raphaël de la musique.” L'âme aimante et tendre de Mozart, dit Edouard Schuré, sait tout exprimer, même les sentiments virils et les émotions grandioses, lorsqu'elle en est touchée du dehors—

(1) De l'italien *suonare* genre de composition essentiellement instrumental.

mais elle ne recherche rien de particulier, elle ne poursuit aucun but déterminé. Elle peut sentir, mais non vouloir; concevoir, non engendrer. Elle est femme comme la musique elle-même, et, en cela Mozart nous offre l'image du parfait musicien, qui n'est que musicien."

Il appartenait donc à Beethoven, poète viril et penseur profond, de faire dire à la symphonie des choses inouïes, de révéler par elle l'essence même de nos sentiments les plus intimes. Mais pour cela il doit se forger une langue à lui, une langue dramatique. Il module audacieusement; ses effets rythmiques sont nombreux, variés, et offrent des contrastes saisissants; à l'aide d'une orchestration puissante, les nuances dynamiques deviennent plus fortement prononcées. Sans vouloir briser les formes établies, il en modifie comme malgré lui les allures; en les animant de son souffle il leur donne une signification nouvelle. Si l'on reconnaît facilement dans ses premières œuvres l'influence de Haydn et de Mozart, dont il conserve la forme, on voit cependant surgir en elles une verve et une originalité jusqu'alors inconnues. Les trois *trios*, op. I, nous offrent sous ce rapport un exemple frappant, et les deux premières symphonies font comme pressentir ce qu'il sera plus tard.

Mais avec la *symphonie héroïque* (No 3) il accusera désormais pleinement sa personnalité et demeurera lui-même; écrite avec un but déterminé: la glorification d'un héros, cette œuvre sera comme la pierre angulaire de la symphonie moderne. La musique deviendra donc une langue métaphysique exprimant le but vers lequel tend l'âme humaine, ses luttes, ses combats, cherchant dans sa puissance descriptive, non pas tant la reproduction des choses sensibles que l'idée qui s'en dégage; ce ne seront plus des personnes qui parleront, mais des voix de l'âme, des principes, des facultés. Shindler nous assure que Beethoven avait voulu rendre dans sa sonate pour piano, opus 14, ce qu'il appelait lui-même "das maemliche und weibliche Prinzip, das bittende und das widerstehende." (le principe masculin et le principe féminin) (1) Qui ne voit en cela une manifestation frappante de cette tendance vers l'impersonnalité, un des traits les plus caractéristiques de l'esprit allemand? De même la symphonie pastorale malgré ses titres: *sentiments doux, scènes champêtres, danse, orage, prière*, n'est pas simplement une musique descriptive, ou, pour nous servir du terme consacré, une *musique à programme*; il y a là un intermédiaire entre la sensation

(1) Traduction littérale: *le principe qui demande et le principe qui refuse.*

pure et la pensée pure. l'art reste dans le domaine de l'idéal et du spirituel—“ Ce ne sont pas tant les bruits de la nature qu'on entend, dit Alfred Tonnellé (1), que leur écho dans le cœur de l'homme ; ce n'est pas le murmure du ruisseau, ce sont les rêves dont il nous berce. Dans l'orage même, Beethoven ne s'est pas proposé de rendre le fracas, ni de faire un simple tableau de la nature en désordre ; ce qu'il fait ressortir, ce sont les impressions que ce désordre fait sur l'âme ; c'est surtout cette terreur mystérieuse et solennelle dont l'orage émeut l'âme. Pas de grands éclats, des accents plus couverts, sourds, sombres, profonds. Les petites gammes déchirantes, le sifflement du vent ressemblent à un frisson, qui passe sur l'âme. Tout cela est esprit.” Mais le maître ne s'en tient pas seulement à chanter les plaisirs et les émotions agrestes. Dans chacune de ses œuvres il aborde un monde nouveau, et chacune d'elles est empreinte d'un caractère spécial et distinct. Maître de sa pensée et de son inspiration, il entre chaque fois dans un nouvel élément et trouve une expression nouvelle. Avec la *symphonie en ut mineur*, il avait décrit la lutte et ses angoisses ; avec la *Pastorale*, le calme de la vie des champs. Dans la symphonie en la, il reviendra à la danse, au sol antique de la musique instrumentale. Richard Wagner l'appelle *l'apothéose de la danse*. “ Mais quelle danse ! dit Ed. Schuré, une ronde de Titans et de déesses ! Ce n'est pas le pauvre ballet moderne avec sa froide lubricité et sa niaiserie conventionnelle, mais la danse antique dans sa force hardie et sa fière beauté.”

* * *

Cependant la musique instrumentale, si puissants que fussent ses moyens d'expressions, cherchait un autre élément jusqu'alors resté étranger à ses développements : la Poésie lyrique (2). On a dit que les arts une fois arrivés à leur plein développement doivent se synthétiser, se grouper ensemble pour contribuer à exprimer le beau dans son sens le plus large et le plus complet : c'est la formule wagnérienne que l'on répète à satiété de nos jours, et qui doit, dit-on, expliquer toute l'esthétique du maître de Bayreuth. La musique symphonique devait donc, en atteignant son apogée,

(1) Alfred Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philosophie*—Paris, Didier et Cie.

(2) Il s'agit ici seulement de la musique instrumentale proprement dite : On sait du reste que l'opéra italien présente un constant divorce entre la musique et la poésie, entre le drame et son commentaire musical. C'est Gluck, Weber, et surtout Richard Wagner qui opérèrent la réaction.

retrouver forcément et fatalement sa sœur la Poésie—c'est ce qui s'accomplira avec la *neuvième symphonie*, poème gigantesque résumant en lui toutes les forces et les puissances de l'art symphonique et pénétrant jusqu'aux arcanes du sublime par l'adjonction de la parole.

On a commenté de mille manières cette œuvre extraordinaire ; sur ce sujet les critiques se sont laissés aller à des interprétations souvent originales, presque toujours fantaisistes. Aucun thème plus libre en effet que le commentaire d'une œuvre musicale, surtout lorsqu'on néglige les détails techniques pour ne considérer que la portée philosophique de l'ensemble. Mais nous sommes sûrs d'intéresser le lecteur en reproduisant ici une page de Richard Wagner où se trouvent expliqués, avec une phraséologie abondante du reste, la genèse de la neuvième symphonie, son caractère essentiel et son action décisive sur la marche de l'art. On sait que Wagner a vu dans cette œuvre le testament de la musique de l'avenir, et en a fait comme la base de son propre développement musical.

“ Des rives de la danse (symphonie en la) où il avait cherché un refuge, nous dit-il, Beethoven se jeta encore une fois dans la mer sans limites de son désir insatiable. Mais ce fut sur un navire gigantesque et solidement charpenté qu'il entreprit sa course orageuse. Il saisit d'une main sûre le puissant gouvernail ; il savait le but de la course, il avait résolu de l'atteindre. Certes, il ne songeait pas à se préparer des triomphes imaginaires, à retourner dans le port oisif de la patrie après les souffrances et les dangers du voyage ; il voulait mesurer les limites mêmes de l'Océan, *trouver la terre qui est au-delà du désert des eaux.*

Ce n'était pas la rude humeur du marin qui avait poussé le maître à ce long voyage ; il devait, il voulait aborder dans le nouveau monde, car c'est pour le trouver qu'il avait tourné sa proue vers l'Océan sans limite. Hardiment, il jeta son ancre, et cette ancre fut *la parole*, non pas la parole arbitraire et insignifiante qui se déforme dans la bouche du chanteur à la mode, mais le verbe nécessaire, tout puissant, qui joint les hommes ; le verbe où peut se déverser le plein torrent des émotions humaines ; le port sûr pour le voyageur battu des flots ; la lumière qui reluit après les ténèbres d'un désir sans fin ; la parole d'espérance qui, prononcée par l'homme affranchi, semble jaillir du cœur même de l'humanité nouvelle et par laquelle Beethoven a voulu couronner l'édifice de sa création musicale. Cette parole, c'est *Joie!*—Par elle il dit à ses frères : *Soyez embrassés, millions d'êtres!*—Et cette parole sera la langue de l'œuvre d'art de l'avenir (1).”

(1) Wagner, *Œuvre d'art*, p. 93.

Il est inutile de dire, en terminant cet article, que Richard Wagner explora ce *nouveau monde* avec ardeur. Plein du courage qu'inspire à l'homme de génie la conquête de l'idéal entrevu il s'élançera, nouveau Cortez, vers cette région inexplorée, et bravant la critique, brûlera résolûment ses vaisseaux. Il s'emparera de la symphonie beethovienne, l'insufflera au drame musical et fera jaillir des profondeurs de l'harmonie, de la polyphonie orchestrale la poésie vraie, infiniment expressive, libre enfin des entraves du formalisme étroit et mesquin de l'opéra.

* * *

C'est une étude attachante de nos jours que de rechercher les causes, même les plus lointaines des évolutions de la littérature et des arts. On a cherché dans les œuvres classiques du XVII^e siècle des germes de romantisme et l'on en a trouvé—Corneille, Bossuet, pour ne parler que de ces deux génies, ont laissé parfois la passion s'exprimer avec une franchise d'allure et une vivacité de couleur que ne désavoueraient pas les chefs de l'école romantique. De même dans l'opéra, Richard Wagner n'a-t-il pas créé de toutes pièces son œuvre d'art ; ses principes d'esthétique sont formulés et mis en pratique jusqu'à un certain point bien avant lui par Gluck, qui les expose lui-même avec netteté dans l'épître dédicatoire d'*Alceste*. D'ailleurs, si l'on remonte plus loin encore, on découvre que ces principes mêmes du drame musical avaient déjà été énoncés dans les écrits de Lessing en Allemagne et de Diderot en France. Richard Wagner se reconnaissait du reste des précurseurs dans le drame tels que Gluck et Weber, et s'inclinait devant Beethoven dont la neuvième symphonie avec chœurs fut pour lui une révélation suprême.

Quoi qu'il en soit de toutes ces considérations, et pour revenir à notre sujet, il est certain que Beethoven, en réunissant dans sa dernière symphonie la poésie à la musique, ne fut entraîné que par la puissance intuitive de son inspiration, et ne parvint, comme le dit un critique éminent (1) « à la vérité objective que par la force du sentiment subjectif. »

C'est ainsi qu'il légua à la postérité un nouvel élément : l'expression vraie, et qu'il demeure par dessus tout le grand initiateur, le maître par excellence de la musique moderne.

(1) Ed. Schuré, *Le drame musical*. Paris 1886.

Terminons cette courte esquisse par ces lignes de Berlioz, écrites au sujet des dernières sonates pour piano de Beethoven et qui s'appliquent partant à toutes les œuvres de la dernière période de la vie du compositeur.

“ Le moment viendra bientôt, peut-être, où ces œuvres, qui laissent derrière elles ce qu'il y a de plus avancé dans l'art, pourront être comprises, sinon de la foule, au moins d'un public d'élite. C'est une expérience à tenter. Si elle ne réussit pas, on recommencera plus tard. Les grandes sonates de Beethoven serviront d'échelle métrique pour mesurer le développement de notre intelligence musicale.”

A. Tondal



SAINTE CÉCILE,
d'après H. Hommann.

L'ANNEAU DES FIANÇAILLES



Il ne s'en est jamais consolé, de cette escapade. A la vérité c'était jouer de malheur, et rarement un scalpel se fourvoie aussi...plaisamment que le sien l'avait fait ce jour-là. Il aurait pu lui arriver pis cependant. Le mariage pouvait manquer, et un mariage manqué, c'est une catastrophe, si la dot est ronde et le fiancé, carré.

Mon intervention l'a sauvé. En ce temps-là l'intervention était chose permise. On y mettait de la discrétion et de la bonne foi, et d'ordi-

naire, tout finissait bien. C'était la franchise même que ce garçon; il était franc comme l'épée du roi. Ne me demandez pas de quel roi, je serais un peu embarrassé; ils ne sont pas tous disparus, et ceux qui s'attardent encore traînent des épées qui ne rendent guère témoignage à la vérité.

J'oubliais de vous le nommer. Il s'appelait Noé Bergeron. Pourquoi Noé? Probablement parce que son père avait lu la bible et aimait les antiquités. Peut-être aussi parce qu'il ne boudait pas son verre, et qu'il s'était endormi plus d'une fois dans les vignes du Seigneur.

Pourquoi Bergeron?Par exemple! voilà un point d'interrogation qui m'a échappé.

Donc, il s'appelait Noé Bergeron. Qu'est-il devenu? Il exerce la médecine avec succès dans une grande paroisse où les gens vivent très vieux et meurent pour se reposer. Il n'est plus jeune et il doit être gris, car nous avons le même âge, sinon les mêmes goûts.

Il étudiait la médecine pendant que je faisais semblant d'étudier le droit. Je lui donnais des avis et il me donnait des pilules. Je calmais ses inquiétudes et il calmait mes souffrances. Nous sommes quittes.

J'étais à ses fiançailles. Il y avait beaucoup d'invités, tous de la haute; l'aristocratie des lettres et l'aristocratie des écus, des diplômés et des cossus. Les parents de la campagne regardaient de loin. Des musiciens en habits, cravatés de blanc, rangés dans un coin du vaste salon, soufflaient de leurs cuivres une poussière de notes brillantes qui nous enivrait. Et puis la danse allait, allait, comme au temps où elle était une chose agréable au Seigneur.

Amaryllis voltigeait comme une phalène. On eût dit le même bourdonnement d'ailes. Vous savez? la phalène, ce beau papillon de nuit qui vient brûler à la flamme des candélabres, son corsage de velours et ses ailes de cire. Amaryllis, c'était la fiancée, Amaryllis Belleau. Un beau brin de fille, je m'en souviens, et mise à ravir. Elle portait.....Voyons, que portait-elle? Ma foi! je ne m'en souviens plus. Seulement, ça lui allait à merveille. Des cheveux noirs comme des ailes de corbeau, bouclés..... Non pas noirs, couleur de blé mûr, plutôt. Pour ça, pas de doute. Ce qui la rendait séduisante surtout, c'était ce grand œil rêveur, même dans les bouffées de joie. Un œil ou l'azur du ciel.....L'azur.....je ne sais pas trop. Or, je ne veux rien affirmer d'incertain, comme mon ami Noé Bergeron, je suis esclave de la vérité; la vérité je ne connais que ça.

Pauvre Noé, si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, il va bien rire.....à moins qu'il ne se fâche à cause de mon indiscretion. Bah! je dirai que c'est une histoire que j'ai inventée pour amuser les lecteurs de la "Revue Canadienne."

Le commencement de l'affaire—car il faut commencer par le commencement—ce fut une escapade de trois étudiants en médecine et d'un étudiant en droit. L'étudiant en droit, c'était moi.

Je ne sais trop si je ne devrais pas parler, d'abord, de la mort de madame Belleau. Cette mort est bien la cause première de l'incident, et mon histoire serait courte sans cela.

Apprenez donc qu'à l'époque de la grande soirée des fiançailles, la mère était, depuis quelques années déjà, partie pour un monde meilleur, ce qui ne doit pas être chose difficile à trouver. Monsieur Belleau ne s'était pas vite consolé; il ne s'était pas encore consolé. La tendresse de sa fille apportait bien un adoucissement à sa douleur, mais ne pouvait la calmer tout à fait. Rien ne remplace la femme aimée, surtout quand la maternité a sanctifié l'amour en le comblant.

Je reviens à l'escapade. Il vaut mieux commencer par là. Noé me demanda de me joindre à lui et à ses camarades pour faire une petite expédition nocturne dans un cimetière, J'avais eu envie d'étudier la médecine, et cela faisait comme un trait d'union entre les disciples d'Esculape et moi.

Un peu vague, le trait d'union, il est vrai. Ensuite, je n'avais point peur des morts. Pauvres morts ! que voulez-vous qu'ils fassent ? ... Si seulement ils pouvaient parler ! Combien de fois j'ai désiré converser avec eux ! Comme il serait curieux de leur entendre raconter les émotions du départ d'ici et de l'arrivée là-bas ! ... Ils nous apprendraient le mystère des rapports intimes entre les créatures de notre monde et celles des autres mondes. Ils nous parleraient peut-être des canaux gigantesques de Mars et nous diraient pourquoi, à certaines époques, ils se dédoublent. Ils nous révéleraient le secret des étoiles blanches, comme Sirius, Véga ou Atair ; des étoiles jaunes, comme Arcturus, Pollux ou La Chèvre ; des étoiles rouges, comme Beteigeuse, Antares, Algol. Ils nous raconteraient comment ils nous voient des profondeurs de l'infini où ils se sont envolés, pendant que nous, nous avons peine à voir plus loin que notre nez. Nous ne pouvons pas découvrir les sentiments faux de l'ami qui nous sourit, les calculs égoïstes de la main qui nous relève, les roueries coupables du politiqueur qui nous harangue, la fragilité des promesses que nous fait l'amitié, la jalousie des confrères qui nous félicitent, et cetera...

Je n'avais pas peur des morts. Il était onze heures du soir quand nous mîmes dans la main du gardien la pièce blanche nécessaire pour faire ouvrir l'infâme barrière. La dernière barrière qui tombera sera bien dans le voisinage de notre bonne ville de Québec. Les fortifications s'écroulent mais les barrières restent debout. Fouette cocher ; mon récit s'attarde trop. Il était discret, notre cocher. Au reste sa discrétion lui rapportait de jolis deniers. Une vertu intéressée est peut-être moins belle mais elle est plus sûre.

Sur la route large et dure les roues produisaient un grondement sonore et monotone qui nous aurait endormi comme une berceuse, si l'acte audacieux que nous accomplissions ne nous eût tenus en éveil. De temps en temps les bèches d'acier que nous emportions se heurtaient, et nous pensions aux clous du cercueil qui grinçaient tout à l'heure en se cassant.

— Nous voici rendus, fit le cocher qui n'avait rien dit encore.

— Déjà ?

Cette surprise nous échappa. Nous n'avions peut-être pas hâte d'arriver.

La nuit était tiède ; une superbe nuit d'été, moins la lune et les étoiles. C'est quelque chose, je l'avoue. Le ciel nuageux nous annonçait une averse, mais nous enveloppait d'ombres. Un silence profond régnait partout ; personne sur la route ; pas de lumières aux fenêtres des maisons voisines. Des morts, rien que des morts ! Nous étions dans le cimetière. Joseph Labruère connaissait la fosse. Tiens ! je ne voulais pas le nommer, celui-là..... N'importe, allons ! Joseph Labruère nous dit :

—Venez par ici.

—Attends, observa avec raison Noé, il est bon de se réconforter un brin.

Et il nous présenta une gourde qui n'avait encore rien perdu de sa fraîcheur. Il se fit un petit bruit dans un coin du cimetière. Un hibou, peut-être, qui se fatiguait de veiller seul sur un cyprès, peut-être un blaireau qui revenait heureux en sa retraite.....

—Allons ! en voilà un qui se réveille avant la résurrection, fit Gaspard Côté.

Bon ! voilà l'autre nommé. Maintenant que vous les connaissez tous, je continue. Nous suivîmes Labruère. Nous marchions d'un pas léger afin de ne pas faire crier le sable, et de temps en temps nous nous arrêtions pour écouter. Le cocher faisait sentinelle, ou dormait sur son siège.

—Ici, fit Labruère, à voix basse, ici !

Un éclair jaillit de la nue, et dans la lumière rouge, sous les grands arbres, toutes les croix du cimetière parurent sortir de terre.

—Hâtons-nous, dit Noé ; il faut finir avant l'orage.

Les bèches s'enfoncèrent dru dans le sable nouvellement remué. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le tombeau rendit un bruit sourd. Les instruments l'avaient heurté. Un frisson passa dans les veines de mes compagnons. S'ils avaient eu le courage d'avouer leur peur, j'aurais avoué mes remords. L'amour propre nous scella la bouche mieux que les clous n'avaient scellé la bière.

Enfin nous parvenons à ouvrir cette porte que l'on croyait à jamais fermée sur le mort, et nous réunissons toutes nos forces pour enlever le lugubre fardeau et le hisser sur le bord de la fosse béante. Un autre éclair illumina les airs et des reflets blafards descendirent jusque sur la tombe encore ouverte, au fond du trou. Le cadavre que nous tenions reçut la lumière en pleine figure. Nous ne pûmes retenir un cri. Nous avons fait erreur. Notre guide s'était trompé.

Nous étions venus chercher un pauvre diable de matelot décédé à l'hôpital, et nous avions entre les bras les dépouilles mortelles d'une femme. Il était trop tard pour recommencer. Nous étions tous un peu fatigués aussi. Et puis le *sujet* ne servirait pas moins bien la science, quand il serait sur la table de marbre de la dissection. Pour apaiser la conscience qui avait des velléités de révolte, la gourde fut vidée. C'est l'argument suprême. Les remords se turent et nous filâmes au trot vers la cité mal endormie.

Inutile de dire que nous avons fait disparaître la trace de notre sacrilège. Le fossoyeur n'avait pas ratissé le sable béni avec un soin plus scrupuleux.

La femme dont nous avons, malgré nous, troublé le repos sacré, paraissait jeune encore et gardait, sous la pâleur effrayante de la mort, les traces d'une beauté frappante. Elle portait au doigt un anneau d'une grande valeur, un large cercle d'or fin où l'artiste avait incrusté une guirlande de petits diamants.

Que faire de cet anneau ? Notre honnêteté était déjà proverbiale et nulle pensée mauvaise ne vint à notre esprit. Nous résolûmes de le vendre et d'en rendre la valeur à la défunte, sous forme de messes basses. Plus tard, Noé Bergeron qui ne ménageait pas les écus de son père, un riche marchand des environs de Montréal, racheta le bijou et le serra, soigneusement enveloppé dans une touffe de ouate blanche. Il le destinait au doigt mignon d'une adorable créature qu'il ne connaissait encore qu'en rêve.

Quelques années s'écoulèrent et nous fîmes un grand pas dans la vie. Chacun de nous prit son chemin et commença la lutte pour l'existence.

Noé avait fixé ses pénates dans une place d'eau. A Cacouna, je crois. Je n'affirme point. Il jugeait que les bains lui seraient d'un grand secours, à cause de l'imprudence des baigneurs ; cependant sa confiance n'allait pas jusqu'à espérer de rendre la vie aux infortunés qui l'auraient définitivement laissée au fond des eaux amères.

Il fut appelé, un jour, auprès d'une jeune fille qui s'était en effet trop attardée dans l'onde caressante mais perfide. On l'avait retirée à demi noyée. Il la sauva. Elle eût été sauvée sans lui, mais il était écrit que la chose arriverait ainsi. Elle eut de la reconnaissance envers son jeune médecin. De la reconnaissance à l'amitié

la transition est toute naturelle et la distance, toute courte. Elle lui donna son amitié. De l'amitié à l'amour le saut n'est jamais brusque et le chemin est quelquefois long. Elle parcourut le chemin. Lui, il l'avait aimée du premier coup d'œil ; il avait franchi l'espace d'un seul bond.

Et voilà pourquoi ils fêtaient leurs fiançailles. Car elle, vous n'en doutez pas, c'est mademoiselle Amaryllis Belleau.

Nous voilà donc revenus à la soirée des fiançailles. Le chant, la danse, les récitations se succédaient avec la régularité désespérante des symphonies trouées que déroulent mécaniquement les musiciens de la rue. Il y avait dans l'atmosphère chaude des senteurs exquisées que les éventails des dames, gracieusement agités, faisaient courir et flotter sans bruit, de toute part. Quand l'heure du réveillon sonna, les cuivres et les violons suspendirent leurs poétiques accords, et le cliquetis des couteaux et des fourchettes, ô sacrilège ! parut doux à l'oreille des gourmets.

L'homme ne vit pas seulement de son.....Que de mets succulents furent savourés ! que de rasades joyeuses furent bues ! La première, la plus solennelle, la seule universelle peut-être, ce fut quand le père Belleau, une petite moustache sur une grosse lèvre, un ventre rebondi, paré, sur le côté, d'une pesante breloque, proposa la santé des fiancés. Au même instant Noé, mon ami Noé, tout ému, rouge comme un coquelicot, passa au doigt d'Amaryllis l'anneau précieux qu'il conservait depuis si longtemps dans la ouate. Amaryllis poussa un petit cri de surprise, et nous crûmes qu'il lui serait trop l'annulaire. Elle se prit, à regarder le joyau avec une grande attention, et puis on la vit pâlir.

Le fiancé était tout fier. Le père débitait son discours de circonstance avec une verve digne d'une meilleure grammaire. Quand il eut fini, il se pencha sur la main de sa fille.

— Oh ! fit-il, d'une voix drôle.

— Puis un moment après :

— Je ne croyais pas qu'il y en eût deux pareils.

Noé devenait rêveur. Amaryllis gardait un silence inquiétant. Monsieur Belleau reprit :

— Montre donc, Amaryllis.

Amaryllis lui passa l'anneau.

— Mais il est tout à fait semblable à celui que j'ai donné à ma chère défunte.....On jurerait que c'est le même.....C'est singu-

lier!.....singulier!.....Et le même nom gravé en dedans..... Amaryllis!.....

—C'est le nom de ma fiancée, observa Noé d'une voix qui s'efforçait de paraître sûre.

—C'est vrai ! c'est vrai !.....Amaryllis, comme sa pauvre mère... reprit Monsieur Belleau. Puis il demanda :

— Où donc l'avez-vous acheté, Monsieur Bergeron ?

Noé hésita. Je crus un instant qu'il était perdu. Il ne voulait pas mentir, et il cherchait une réponse acceptable.

—C'est un souvenir de famille, dit-il, enfin, un souvenir qui me coûte assez cher cependant

Je vins à son secours. Dieu me pardonnera mon petit mensonge



en faveur de ma bonne intention... ou bien il le fera expier à mon ami.

—Quand ta sœur a tiré cet anneau de son doigt pour te le donner, dis-je alors, d'une voix pleine de larmes, elle n'a pu s'empêcher de pleurer abondamment. C'était l'anneau de ses fiançailles à elle aussi.

Tous les con-

vives me regardèrent avec anxiété. Noé était ahuri.

—Son fiancé venait de mourir, repris-je hardiment, et elle mourait à son tour.....Elle mourait au monde.....Elle allait s'enfermer dans un couvent.

Il y eut un murmure approbateur. Tout le monde voulut voir l'intéressant anneau.

—J'espère, dis-je encore, que cet anneau va porter bonheur désormais, et que Mademoiselle Amaryllis ne finira pas ses jours dans le cloître, mais au foyer du plus dévoué des maris et du plus loyal des amis.

Noé pleurait d'attendrissement. Il se sentait sauvé. Monsieur Belleau reprit sentencieusement :

— Garde bien ce souvenir, ma fille, il est précieux à plus d'un titreet quand tu mourras.....

— Oh ! ne parlez pas de ça, fit Noé vivement.....

— Tout de même, me disait-il, plus tard, j'éprouve un grand remords d'avoir mis le scalpel dans les chairs de ma belle-mère.

— Bah ! lui répliquai-je, ce n'est pas souvent qu'une belle-mère est déchirée au nom de la science.

Tamphik LeMay



LE TABLEAU DES TROIS PARQUES DU PALAIS PITTI

LE touriste qui visite la galerie Pitti, à Florence, en sort avec la persuasion d'avoir vu, en ce tableau, (1) une œuvre de maître. En reçoit-il une impression d'admiration ? C'est ce que j'ai peine à croire.

Comment donc depuis tant d'années que ce tableau est exposé aux regards des artistes, des connaisseurs, une voix autorisée ne s'est-elle pas encore élevée pour protester contre l'attribution, à Michel-Ange, de ce tableau des "Trois Parques ?" Mais d'où sort-elle donc cette croûte qui détonne, hurle, dans son entourage de chefs-d'œuvre ? Je n'ai jamais eu le temps ni l'occasion de faire des recherches pour élucider cette question, mais on doit savoir, aux Uffizzi, la provenance du tableau et quels sont les *éminents* professeurs qui ont fait colloquer sur son cadre le grand nom de Buonarroti.

Pauvre Michel-Ange, quelle piètre figure l'on te fait faire à côté des Raphael et des Titien, authentiques ceux-là ? La fureur de tes ennemis s'est donc perpétuée au-delà de la tombe, pour que l'on t'ait attribué, à toi, colosse, cet avorton, ce spécimen hybride de l'art !

Comment peut-on accuser un instant le peintre des Sibylles et des Prophètes d'avoir perpétré une œuvre de si mauvais goût, de si pauvre caractère ? Rien dans ce tableau ; conception, exécution, expression et encore moins le style, rien, enfin, ne révèle un *maître*.

C'est un misérable pastiche.

Les trois femmes dénommées Parques ont les doigts osseux, les têtes vulgaires, sans caractère, coiffées sans art et le modelé en est *veule*. L'exécution est des plus faibles dans les traits principaux ; le plissé, l'arrangement des draperies, la coupe, où Michel-Ange mettait tant de distinction, n'indiquent en aucune manière les procédés du maître. Bref, ces trois filles de Jupiter et de Thémis sont aussi insignifiantes que communes, on peut même dire triviales.

Dans ce tableau, ce que le contrefacteur a pillé a un faux air de maîtrise ; par exemple le bras de celle des trois sœurs qui tient les ciseaux et qui serait *Atropos*, rappelle le faire d'Andréa del Sarto.

(1) Voyez REVUE CANADIENNE du mois d'avril 1895, page 244.

Mais là où le vrai artiste donne son empreinte, infuse la flamme de son génie ; la tournure, le style et surtout l'expression, le caractère des physionomies ; là, le pasticheur, le plagiaire échoue pitoyablement.

Non, non, encore une fois, ces sottes coiffures, qui ne rappellent en rien l'époque de la Renaissance, mais plutôt celle de la République Française, n'ont jamais été imaginées par Michel-Ange. Le peintre des Sibylles y rapportait plus de goût, de grâce artistique à coiffer une femme et aussi dans ses ajustements.

Serait-ce parce que ces femmes sont laides que l'on a voulu voir dans cette peinture une production michelangélesque ? Mais lorsque le maître peint la laideur, il lui donne un caractère, il crée un type et le doue d'une telle fierté et d'une telle énergie qu'il l'annoblit et le rend inimitable ; il le fait *grand*. On cherche vainement une originalité, un accent élevé dans les traits insignifiants et vulgaires de ces trois mégères.

Il est plus d'un musée en Europe où l'on peut voir des croûtes attribuées au maître florentin. C'est un lustre, cela se conçoit de posséder un Michel-Ange. Mais se font-ils véritablement honneur, ces musées, en mettant le nom sonore de l'auteur de la *Nuit* sur des œuvres sans mérite et la plupart malhabiles.

C'est ainsi qu'il existe au musée de Montpellier, en France, un *Jugement dernier* qui serait le premier jet, la première éclosion de la pensée de Michel-Ange. Quelques parties diffèrent de la fresque ; voilà précisément le truc du contrefacteur, à l'effet de dérouter les inexperts et de faire prendre leurs imitations (?) pour des originaux. Seulement dans ce tableau de Montpellier, la faiblesse du dessin est telle dans l'exécution anatomique que la supercherie saute immédiatement aux yeux.

Il y a quelque vingt ans, je me rappelle avoir vu, à la Pinacothèque de Munich, quatre tableaux, aussi de figures anatomiques, de nus et attribués à Buonarrotti. Probablement ils y sont encore. Eh bien ces nus sont tout bonnement grotesques.

Je pourrais allonger la liste des faux Michel-Ange et y joindre quelques faux Raphaël, mais il est cruel de briser des illusions rendues respectables par le temps.

Eug. Aubert

LES ANCIENNES "GILDES" OU CONFRÉRIES DE SAINTE-ANNE

(Suite)

UN quatrième texte nous montre encore sainte Anne comme patronne des menuisiers de Lille. Voici, d'après l'*Armorial de Flandre*, recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, de 1690 à 1710, quelles étaient les armoiries de cette association :

“ D'argent à une sainte Anne de carnation, vêtue de sinople et de gueules, assise à senestre sur une escabelle de sable, et appuyant sa main dextre sur l'épaule de la sainte Vierge, aussi de carnation, vêtue d'azur et d'argent, à laquelle elle montre à lire dans un livre aussi d'argent, tracé de sable, le tout posé sur une terrasse de sinople, chargée en pointe d'une varlope couchée d'or, ferrée d'azur, et accompagnée en chef d'une équière de gueules, soutenue d'un compas d'azur à dextre et d'un ciseau d'azur, emmanché d'or, posé en pal, à senestre (1).”

Il existait d'autres confréries du même métier à peu près partout, et notamment en Auvergne : à Riom, à Brioude, à Montferrand, à Ambert, à Maringne, à Issoire (2), etc. D'où l'on peut conclure que sainte Anne était la patronne, non seulement de tel ou tel groupe ici ou là, mais de la profession même.

Au Mans, les Tonneliers avaient mis leur confrérie sous le même patronage. Une ancienne chronique nous fait lire ce qui suit :

“ Les maîtres Tonneliers de la ville du Mans fondèrent au couvent des FF. Prêcheurs 8 livres de rente payables chaque année au jour de sainte Anne, suivant acte dressé par M^e. Jean de l'Abbaye, notaire royal au comté du Maine, paroisse de Saint-Nicolas, le 25 février 1644.

“ Les MM. Tonneliers de cette ville, se sont assemblés ès personnes de Louis Lebatteux et Michel Legras à present jurés du dict

(1) Borel d'Hauterive, *Armorial de Flandre, du Hainaut et du Cambrésis*, tome I de l'*Armorial Général de France* (gr. in-8°, Paris, 1856), p. 169.

(2) Bouillet, *loc. cit.*, p. 252.

mestier, etc. Tous maîtres du dict estat assemblés dans le cloistre des PP. Jacobins suiuant l'intimation à eux donnée.

“ Et les RR. Pères Jacobins :

“ Lesquels ont accordé ce qui en suict : c'est à scauoir que les dicts Jacobins s'obligent et seront à l'aduenir tenus de dire et célébrer tous les premiers dimanches des moys, une messe basse devant l'autel de sainte Anne, et disperser l'eau bénite auparauant icelle. Le jour de sainte Anne une messe chantée à nottes et à orgue avec procession ; le lendemain des dicts jours Sainte-Anne, une messe pour les trépassés, aussy avec procession, à l'intention des dicts Tonneliers..... Les messes des premiers dimanches des mois, seront commencées précisément après Primes dictes par les Pères, et celles du jour Sainte-Anne et du jour du lendemain à l'ordinaire (1).”

Sainte Anne était aussi avec saint Eloi la patronne des orfèvres, et probablement pour la même raison qui l'avait fait choisir comme telle par les menuisiers. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), dans ses *Curiosités de l'histoire des Arts* (2), et Gautier, dans son *Dictionnaire des Confréries*, placent à l'an 1447 la fondation de la Communauté des Orfèvres de Paris, dite de *sainte Anne et de saint Marcel*. Mais si l'on en croit un ancien document qui semble authentique, cette confrérie serait beaucoup plus ancienne. Comme il existait à Paris d'autres associations d'orfèvres “ qui n'estoient propres, dit Félibien, qu'à causer de la dissipation, des émulations mal réglées, des procès et de la division,” Louis XIV tenta de les supprimer toutes sans exception. A cette occasion, les confrères de sainte Anne présentèrent une requête au roi, dans laquelle ils exposaient que la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel était érigée depuis plus de CINQ CENTS ANS ; qu'elle n'avait rien de commun avec les autres confréries du corps des orfèvres, et qu'elle avait toujours été administrée par des maîtres particuliers, indépendants des maîtres et gardes de l'orfèverie. Ils demandaient enfin à conserver leur association, et de plus, le droit de porter la chasse de saint Marcel dans les processions. On leur accorda tous les points de leur requête par lettres patentes du mois de mars 1683 (3).

(1) *Chronique de 1692*, citée par Ch. Cosnard, *Hist. du Couv. des FF. Prêcheurs du Mans*, in-8°, Le Mans, 1879.

(2) Paris, in-18°, 1858, p. 262.

(3) Ces lettres sont reproduites dans Gautier, *Dict. des Confréries*, p. 582.

Un autre document, daté de 1685 et reproduit dans la *Collection* de M. C. Leber, relative à l'histoire de France (1), confirme l'ancienneté de cette confrérie, sans toutefois préciser davantage la date de sa fondation. On y lit ce qui suit :

“ Eudes de Paris, évêque de Paris, qui vivoit sous Philippe-Auguste, roy de France, ayant enrichi cette nouvelle église (Notre-Dame) par le présent qu'il luy fit des reliques de saint Marcel, évêque de Paris, les orfèvres, pour signaler leur piété et leur dévotion envers ce grand saint, et reconnoistre l'obligation qu'ils avoient à messieurs du chapitre, de leur avoir donné une des chapelles de leur église, ornerent ces reliques d'une chässe des plus magnifiques, qui fut dès lors, du consentement de messieurs les évêques et chapitre, élevée au-dessus du maistre autel de leur église, où elle repose encore aujourd'huy.

“ En considération de quoy et des dépenses qu'ils y firent, M^r du chapitre les honorèrent du titre et qualité de porteurs de la chässe de saint Marcel, prérogative dont ils ont jouïy et jouissent encore à présent (2).

“ DEPUIS CE TEMPS ils eurent la mesme dévotion pour sainte Anne, d'où est venu l'érection de leur confrérie sous le titre de sainte Anne et de saint Marcel, dont le service se fait à leur chapelle le jour saint Marcel et le jour sainte Anne (3)” etc.

Le même registre nous apprend encore que, à partir de 1448, tous les ans, le premier mai, la confrérie faisait présent à la Vierge d'un arbre vert qu'elle plantait à minuit sur la place du Parvis, en ligne droite avec le maître-autel de Notre-Dame, d'où lui vint le surnom de *Confrérie du may*. En 1499, “ les orfèvres adjoutèrent à cette première dévotion du may, le don d'une machine d'architecture en forme de tabernacle suspendue en hault de la voulte de l'église vis-à-vis la grande porte du chœur, à laquelle ils joignoient et attachoient, par chaque année, le premier jour de may, des sonnets, rondeaux, ou autres sortes de vers, selon les occurrences du temps, contenant des prières à la sainte Vierge pour la santé et prospérité

(1) C. Leber, *Collection des meilleurs dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (Paris, 1838, in-8°), t. xix, p. 541.

(2) La chässe de saint Marcel avait été faite, disait-on, par saint Eloi, le premier des orfèvres canonisés, et l'on s'explique que la confrérie de sainte Anne ait revendiqué l'honneur de la porter dans les processions.

(3) Extrait du : *Recueil et mémoire historique touchant l'origine et l'ancienneté de la présentation du Tableau votif que les marchands orfèvres, Jouilliers confrères de la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel de cette ville de Paris présentent tous les ans le premier jour de mai à la sainte Vierge*. Paris 1682, in-8°.

du roy régnant pour lors, et pour les besoins de l'Etat et du public.....

“ Ils en mirent un autre en mil cinq cens trente-trois, auquel ils posèrent des tableaux de l'histoire du Vieux-Testament, commençans par la Création du monde, fort excellemment faits à six pampres, à l'angle de chacun desquels étoit représentée la figure d'un prophète, et portoit dans sa superficie une infinité de rameaux.

“ Et voilà la seule et véritable origine du premier tableau votif donné par les orfèvres en offrande à la sainte Vierge, le premier may mil cinq cens trente-trois.

“ L'an mil six cens huit, les orfèvres posèrent encore un autre tabernacle plus beau et plus riche que les deux premiers ; car après avoir enrichy cette chapelle Sainte-Anne des choses qui convenoient au service divin, et fait faire sa closture à leurs despens, voyant l'histoire du Vieux-Testament finie, ils firent construire ce tabernacle de forme triangulaire où estoit posée à chacun de ses angles une figure de relief size sur sa baze, soustenue de trois themes entrelassez de cartouches, de festons, de fruits ;.....le milieu des angles étoit marqué par une figure pareillement assise sur son frontispice en forme de dosme.....et le vuide des faces estoit enrichy de moulures pour enchâsser les trois tableaux qui le rendoient (le tabernacle) en sa perfection ; et en cet ordre ils le présentèrent à la sainte Vierge le premier jour de may l'an 1608 : depuis lequel temps ils ont continué tous les ans un nouveau tableau contenant la vie de la sainte Vierge, ce qui a finy en 1629.....

“ En l'année 1630, les orfèvres.....présentèrent leur requeste à Messieurs du Chapitre,.....tendant à ce qu'il leur fût permis de donner, au lieu de ces petits tableaux votifs qu'ils offroient auparavant, un plus grand tableau d'onze pieds.....pour orner les colonnes et piliers de la nef de l'église ; ce qui leur fut octroyé (1).”

C'est ainsi que la cathédrale s'enrichit de plus de soixante-dix grands sujets de sainteté, sur bois et sur toile, qu'on y admirait encore avant la Révolution, et qui garnissaient non seulement les piliers de la nef, mais encore la plupart des chapelles. Le premier de ces tableaux donnés par les orfèvres, avait été peint par Lallemand, maître du Poussin, en 1630 ; le dernier le fut en 1707 par Courtin. Les plus grands maîtres du dix-septième briguerent l'honneur d'être choisis par les maîtres et le *prince* de la confrérie de sainte Anne, pour exécuter ce tableau d'offrande. Il convient de nommer en particulier Jean Jouvenet, Michel Corneille, Louis Boulogne, Simon

(1) Document cité ; aussi Le Comte, *Cabinet des Antiquitez*, t. I, p. 79, et Lacroix, *loc. cit.*, p. 263.

Vouet, Sébastien Bourdon, Eustache Lesueur, L. de la Hire, Marot, Parocel, Noël Coypel. La plupart de ces remarquables compositions nous ont été conservées par la gravure, et quelques-unes sont entrées depuis dans les galeries du Louvre. Il n'y avait pas au dix-septième siècle d'autre musée public à Paris que celui de Notre-Dame, et on le devait à la magnificence des orfèvres et à leur zèle intelligent pour les arts (1).

On juge par là en quel honneur cette confrérie était tenue à Paris. Pendant plusieurs siècles, elle avait eu le privilège de porter seule le *poêle* ou le dais sur la tête du roi, de la reine ou du prince qui faisait son entrée, et si, après Louis XII, elle dut partager cette prérogative avec les autres corps de métiers, elle garda pourtant toujours le premier rang parmi eux. A la faveur populaire, se joignait celles des papes et des reines. " Il faut vous dire, nous raconte encore notre vieux document déjà cité, qu'en 1620, Paul V, pape, informé de la dévotion que feüie reine Anne d'Autriche de glorieuse mémoire, mère de Louis-le-Grand à présent régnant, avoit envers cette confrérie, dont elle avoit souhaité d'estre du nombre, pour avoir part aux prières qui s'y font et aux messes qui se célèbrent chaque année dans la chapelle, et de laquelle elle avoit pris le bâton, et rendu les pains bénis avec magnificence ; ce mesme pape lui envoya un des ossements de sainte Anne qui luy avoit esté présenté par le patriarche de Jerusalem, lequel elle deposa entre les mains des orfèvres, qu'ils firent enchâsser dans un reliquaire qui est encore aujourd'huy dans leur possession."

Une confrérie qui offrait annuellement à Notre-Dame " un grand tableau d'onze pieds de haut," peint par un maître, devait entendre quelque chose à la magnificence des fêtes et en particulier au luxe du costume. Qu'on en juge, quant au costume, par celui que portait, non pas le maître, non pas tel ou tel haut dignitaire, mais le *crieur* de la confrérie. Nous citons encore un ancien registre : " Item ceste presente année ensuivant IIII^e IIII^{xx} et XI (1491) a esté donné à la dite confrarie par Katherine, femme de Robert Bonneuvre, une cotte ou corset pour vestir au crieur qui crie lad. confrarie, laquelle cotte est d'escarlate vermeille, semée de rosiers à roses blanches, et les deux ymages de sainte Anne devant et derrière, et les d. rosiers tout fait de bonne broderie à soye et or, et les franges de fine soie jaunes, vertes et rouges, et doublée de toile de Hollende noire (2)."

(1) Jacob, *Loc. cit.*, p. 322 ; Le Comte, *Cabinet des Antiquitez*, t. I. p. 81. A page 84, énumération de 69 tableaux.

(2) *Archives de l'Empire*, Registre de la confr. de S.-Anne, K. 999, p. 22, r^o 0.
—Citées par la *Bibl. de l'École des Chartes*, 6^e série, t. v., p. 86, note.

La corporation des orfèvres souvent menacée, souvent attaquée, défendit toujours victorieusement ses privilèges, jusqu'au moment où la révolution de 1789 renversa d'un seul coup toutes les institutions de la monarchie en même temps que toutes les lois fondamentales de la société française. Evidemment, dit ici M. Paul Lacroix, avec une émotion qui trahit l'artiste épris du passé, " l'orfèvrerie ne pouvait échapper à ce vaste naufrage qui engloutissait à la fois la royauté, la religion et la fortune publique. A quoi, d'ailleurs, auraient pu servir des orfèvres dans un temps où l'on brisait sceptres et couronnes, où l'on fondait l'argenterie des églises, où l'on déposait bijoux et bijoux sur l'autel de la patrie, où la monnaie d'or et d'argent était remplacée par la monnaie en métal de cloche et par les assignats ? L'orfèvrerie ne devait pas survivre à la monarchie qui l'a vait vue naître. (1). "

Ce qu'on vient de lire sur la confrérie de sainte Anne et de saint Marcel rend moins nécessaires les détails que nous pourrions fournir sur les orfèvres de la ville de Tours. Qu'il nous suffise donc de remarquer en passant leur bannière. Elle portait d'azur, à une sainte Anne de carnation, vêtue d'or sur gueules, assise et montrant à lire à la sainte Vierge, vêtue d'argent et contournée aussi de carnation (2)."

Que sainte Anne ait été et soit encore la patronne des menuisiers, nous l'avons expliqué par le symbolisme du tabernacle ; qu'elle l'ait été également des orfèvres, on l'explique encore par la sainteté d'un art qui, en n'appartenant "fors qu'au service de Nostre Seigneur et de ses sains et à la honnerance de sainte Yglise (3)," avait la gloire, " depuis la mort du Christ," de confectionner les ciboires et les calices, " vaisseaux sacrez destinés à contenir le corps et le sang d'un Dieu(4)." Entre la Vierge Marie, fille de la bienheureuse sainte Anne, et le tabernacle ou le ciboire et le calice, il y avait un rapprochement quasi tout naturel. Mais sainte Anne a été, comme on va le voir, la patronne de beaucoup d'autres confréries qui n'avaient aucun rapport, celles là, avec le service de l'autel, et le fait ne peut s'expliquer ici que par la popularité de son culte au moyen âge, et dans les premiers siècles de l'ère moderne.

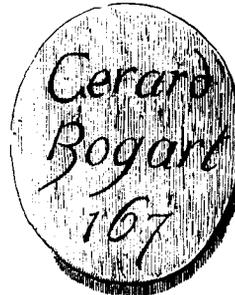
(1) *Curiosités*, etc., p. 369.

(2) Texier, *Dict d'orfèvrerie* etc., p. 233.

(3) Et. Boileau, *Le livre des métiers*, édit. Depping (in-4°, 1829), p. 158, mot déjà cité.

(4) *Document* de 1685 cité plus haut.

Nommons d'abord les corporations de tailleurs. A Edimbourg, en 1500, les tailleurs possédaient dans l'église Saint-Gilles un autel dédié à sainte Anne, leur patronne. Un document de 1554 mentionne aussi l'existence d'un autre autel dans l'église de l'Abbaye de Holyroad (1). De plus, il nous est permis de supposer qu'un troisième autel plus ancien, dédié à la sainte dans l'église Saint-Cuthbert, appartenait aussi à la même confrérie (2).



Les tailleurs de Valenciennes portaient pour écusson : " D'or à une présentation de la Vierge au temple par sainte Anne et saint Joachim, qui la conduisent par la main ; ces trois figures de carnation, vêtues d'azur, de pourpre, de sinople et de gueules, sainte

(1) " The corporation of Tailors appear to have had an altar in Saint-Giles' Church, dedicated to their patron saint, saint Ann, at the date of their seal of cause, A. D. 1500. In 1554 Robert, commendator of Abbey of Holyrood, grants to " ye Tailzour crawft within our said Brwcht of the cannogait (canongate) of our said Abbey of Holyrood," Letters of Incorporation, which specially provide for " augmentation of diuine service at one altar biggit within our said Abbay, quhair sanct An, their patronne now stands." So that this saint appears to have been the adopted patroness of the craft in general." D. Wilson, *Memorials of Edinburg in the Olden time* (2 in-4°, Edinb., 1848) t. II, p. 207, appendice ; aussi : Grant, *Old and new Edinb.*, (3 in-4°, d.) t. I, p. 239, et t. II, p. 58 et 266.

(2) " In October 1487, William Towers (ou Touris, of Inverleith, granted an annuity of 14 marks for supporting a chaplain to officiate at Saint-Ann's altar in Saint-Cuthbert's Church, Edimbourg." G. Chalmers, *Caledonia, or a hist. and top. account of North Britain* (6 in-4°, London, 1886-90) t. IV, p. 781 ; aussi Grant, *ut sup.*, p. 94.

Anne montrant de sa main senestre le portail du temple d'argent, peronné de six pièces de même et massonné de sable (1)."

Le méreau des tailleurs de Maestricht présente : sur la face, la sainte Vierge et sainte Anne assises, ayant l'enfant Jésus entre elles. Au-dessous d'elles, un écusson aux armes du métier, des ciseaux ouverts. Au-dessus de l'enfant, l'étoile maestrichtoise. Autour d'une bande perlée, la légende : CLEDERMAECKERS AMBACHT IN MAESTRICHT (Corporation des tailleurs de Maestricht), terminée par le millésime 1698 (2).

Nous passons rapidement, faute de détails qui puissent intéresser, sur les maçons de Malines (2 bis) et les faiseurs de balais (*Bezem-makers*) de Bruges (3) ; sur les tourneurs de bois et sculpteurs de Gand (4) ; sur les wariers ou fripiers de cette même ville (5) et sur ceux de Liège ; sur les couturières, lingères et dentellières de la Flandre française et de la Belgique ; sur les chaussetiers de Valenciennes (6) ; sur les poissonniers de Malines et de Louvain (7) ; sur une autre gilde de sainte Anne qui existait dans cette dernière ville et à qui nous devons la célèbre *Descendance de sainte Anne* de Quentin Metsys (1509) ; sur les bouchers de la petite boucherie de Valenciennes, et les Bateliers de Gand dont nous ne connaissons guère que les armoiries. Les premiers portaient :

" D'argent à une Vierge (contournée) de carnation, assise à dextre, vêtue d'argent et d'azur, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus de carnation et une sainte Anne de même vêtue de gueules et d'azur, assise à senestre et soutenant l'enfant Jésus de sa main dextre (8)."

(1) Borel d'Hauterive, *Armorial* cité, p. 245.

(2) Minard-Van Hoorebeke, *Recherches sur les Corp. de métiers de la r. de Maestricht*, p. 308 ; et *Revue de la numismatique, belge*, t. III, p. 349 (in 8°, 1847).

(2 bis) Marchal, *Mémoires sur la sculpt. aux Pays-Bas* (1877), p. 41.

(3) Minard-Van Hoorebeke, *Descript. de méreaux, etc, des gildes..... des Pays-Bas* (2 in-4°, Brux., 1878), t. II, p. 87 et 112.

(4) Minard, *ibid.*, t. I, p. 217.

(5) F. de Vigne, *Recherches.....*, p. 56.

(6) Cahier, *Caract. des saints*, t. II, p. 607, 644, 650 etc.

(7) Van Cästel, *Hist. des rues de Malines*, (in-8° Malines, 1882), p. 329, et Van Even, *Louvain monumental*.

(8) Borel d'Hauterive, *ut sup.*, t. I, p. 245.

Les bateliers de Gand ont laissé mieux qu'un écusson. C'est un grand gonfanon que l'on peut voir encore au Musée Archéologique de cette ville (n° 787.) Le centre est occupé par un médaillon peint sur toile, décoré d'un trois-mats en pleine mer, battant pavillon d'Espagne. Près du médaillon, les armes d'Espagne et celles d'Autriche. Au centre, les armes de Gand et vers le bas, l'écusson du Vieux Bourg. Trophées d'ancres en sautoir surmontés d'une étoile à six rais. Un médaillon ovale renferme l'inscription suivante :

Desen standaert is doen maecken de ghemeene gulde broeders van H. Moeder St Anna onderhaudende in de cathedrale Kerk van St Baefs, als vader Livinius Inghels. Anthon auden vader Joos Naesens, Jan van Paemel, Abraham Hebbe. Jan van Reyschoot..... Als cnappe Francies d'Heere, Anno 1701.

Cet étendard a été fait pour l'association commune des confrères de la sainte mère Anne existant en la cathédrale de Saint-Bavon, sous la présidence de... *et les noms* Fait par (?) François d'Heere, l'an 1701.

Sur la face opposée les armes d'Espagne et d'Autriche, médaillon en toile peinte représentant sainte Anne, la Vierge et l'Enfant. Armes de Gand et du Vieux Bourg. Portrait équestre de Charles II d'Espagne.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux arbalétriers qui n'aient pris notre sainte pour patronne, peu importe la raison de ce choix. Ceux de Beerlingen nous sont peu connus, et tout ce que nous pouvons savoir à leur sujet, c'est que leurs chartes ayant péri dans un incendie, en février 1654, ils en dressèrent de nouvelles qui furent confirmées le 16 mai 1661 (1). Mais nous possédons quelques renseignements un peu moins sommaires sur les Arbalétriers d'Enghien et en même temps sur la dévotion si généreuse d'Anne de Croy envers sa patronne.

Donc, par acte du 6 octobre 1634, Anne de Croy, dame d'Enghien, ordonne à son fils aîné " d'ériger une confrérie d'arbalétriers à l'honneur de sainte Anne en son chasteau d'Enghien." Cette confrérie noble devait dépendre uniquement de la famille d'Arenberg. Sa fondatrice avait désigné pour en faire partie le comte d'Arenberg, son fils aîné, ses enfants, les officiers principaux de sa maison et ceux de la ville d'Enghien, au nombre de douze ou quinze.

" Les confrères devront, selon l'acte précité, s'armer d'arbalètes et s'exercer au tir tous les dimanches, afin de pouvoir concourir

(1) *Analectes p. serv. à l'Hist. eccl. de la Belgique*, t. ix, p. 421.

honorablement, soit avec les serments de la ville, soit avec les serments étrangers.....”

Pour honorer princièrement la nouvelle association, Anne de Croy ordonne à ses exécuteurs testamentaires “ de faire faire un collier d'argent doré quy soit beau et montant à la valeur de trois cents florins ;” aussi “ une coupe dorée avec sa couverte, de la valeur de deux cents florins ” ; de plus, ajoute-t-elle :

“ L'on fera faire une belle enseigne de taffetas incarnat blanc et noir qui sont mes couleurs, et encontre on y mettra une sainte Anne comme en estant ladite confrairie et de l'autre costé un S. François à quoy on emploira trois cents florins.

“ Et pour la première fois que l'on tirera le perocquet, on accoustera l'enseigne du caffà avec un pourpoint blanc et des chausses noires passémentées de blanc et un escharpe incarnat, et un chapeau avec un cordon et une pannasse de mes couleurs, quy pourra porter environ 60 florins (1).”

Cette confrérie a survécu a la destruction de l'ancien régime. Ce n'est pas la seule qui existait à Enghien sous le vocable de sainte Anne, et nous trouverons tout à l'heure dans la même ville une Chambre de Rhétorique tout à fait digne de son nom et de sa patronne.

Nous avons nommé plus haut la *Saint-Ann's Guild* de Dublin, et il convient d'y revenir, quoique nous ignorions de quel corps de métier elle se composait. L'histoire nous apprend que “ Henri VI d'Angleterre, dans la neuvième année de son règne, c'est-à-dire en 1430, accorda des lettres patentes autorisant l'érection dans l'église de Saint-Audoen (Saint-Ouen) à Dublin, d'une confrérie (*chantry*) à la louange de Dieu et de la Vierge Marie et à l'honneur de sainte Anne,—la chapelle devant s'appeler chapelle de Sainte-Anne, et les fondateurs et leurs successeurs devant s'intituler : la *Gilde ou la Fraternité de Sainte-Anne* (2). Les renseignements que nous possédons sur cette confrérie, pour n'avoir trait qu'à sa prospérité matérielle,

(1) *Fondations d'Anne de Croy*, ms. des Arch. de l'Admin. des hospices civils d'Enghien, dans Ernest Matthieu, *Hist. de la ville d'Enghien* (2 in-8°, 1878, p. 395-97.

(2) “ The parish of S. Audoen was founded before the close of the 12th century, Henri VI in the ninth year of his reign (1430-31) granted letters patent, authorizing the erection in this church of a chantry to the praise of God and of the Virgin Mary, and in honour of St Ann,—the chapel to be called St-Ann's chapel, and its founders and their successors to be styled the Guild or Fraternity of St-Ann.” J. T. Gilbert, *A history of the city of Dublin* (3 in-8o, Dublin, 1859), t. I, p. 278.

n'ensont pas moins dignes d'intérêt. Ainsi d'abord, la Gilde fut de bonne heure assez riche pour se construire un grand édifice en pierre qu'elle appela le " Collège," ou la Halle de la Gilde de Sainte-Anne (1), et elle posséda bientôt des propriétés très considérables en immeubles, maisons et terres (2). Lorsqu'en 1633, le Conseil de Dublin décréta qu'on emploierait cent louis pour réparer l'église de Saint-Audoen, la Gilde de Sainte-Anne en fournit quarante pour sa part. En 1636 elle payait derechef quatre-vingts louis pour de nouvelles réparations à la même église ; en 1679 c'était encore cent louis pour l'entretien de la chapelle Sainte-Anne, mais cette fois le conseil, content sans doute des libéralités de la Gilde, convenait de ne plus rien lui demander avant vingt ans au moins (3).

Une autre confrérie qui semble avoir été également puissante est la *Chantry of Saint-Ann* d'Oxford. Un document de 1512 présentant les taxes ou subsides payés au roi Henri VIII par les diverses institutions d'Oxford, porte la contribution du collège de l'Université à deux shellings huit deniers ; celle de la chapellenie de Saint-Thomas à huit shellings ; celle de la chapellenie de Sainte-Anne à vingt shellings (4).

CHAMBRES DE RHÉTORIQUE.

Le goût théâtral ne s'est peut-être nulle part montré plus ardent que dans l'ancienne Flandre, et il y a fleuri de temps immémorial concurremment avec l'activité industrielle. M. Van der Straeten, que des relations personnelles très précieuses nous font nommer ici avec plaisir, nous assure que, au quinzième siècle, il y avait à Audenaerde seul sept chambres de Rhétorique (5). Gand en possédait quatre, dont l'une la *Fleur de Baume* avait la suprématie sur

(1) Gilbert, *loc. cit.*, t. I, p. 287.

(2) *Ibid.*, —I. 238, Aut. III, p. 353, l'auteur cite un document extrait des *State papers* et datant de 1540 :

" Est in civitate praedicta (à Dublin) in dicto vico le Cookes streete in praedicta parochia S. Owini quedam domus pertinens ad fraternitatem sanctae Annae in eadem ecclesia, quam Nicholaus Humfrey mercator modo tenet..... Et est ibidem in Alto vico juxta Aque ductum quedam shopa pertinens ad dictam fraternitatem sanctae Annae."

(3) Gilbert, *loc. cit.*, t. I, p. 278 et ss.

(4) W. Turner, *Selections from the records of the city of Oxford, 1509-1583*, Oxford, 1880, in-8°, p. 9.

(5) Edm. Van der Straeten, *Le théâtre villageois en Flandre*, 2^e éd., 2 in-8° Bruxelles 1881, t. I, p. 13.

toutes les autres chambres du pays. La jeunesse se portait en masse vers ces institutions, d'autant que ses succès dans l'une ou l'autre, étaient pour elle un des sûrs moyens de s'élever aux premières dignités de l'Etat (1). Ces confréries artistiques ont vécu de longs siècles, et jusqu'en 1834, les usages subsistants de mimes des Trois-Rois ou de la Passion étaient encore si répandus que l'évêque de Cambrai crut devoir les défendre (2).

Bien avant la fondation d'Anne de Croy dont nous parlions tout à l'heure, dès le quinzième siècle, peut-être même dès le quatorzième, il existait déjà dans la "bonne ville d'Enghien," une Rhétorique connue sous le nom de sainte Anne. Sous le règne de Philippe-le-Bon (1396-1467), cette chambre était déjà la plus estimée du Hainaut, et la renommée qu'elle possédait dès cette époque prouve bien l'ancienneté de son établissement.

Au commencement du seizième siècle, l'organisation de la chambre avait conservé un double caractère : elle constituait à la fois une confrérie pieuse sous l'invocation de sainte Anne, et une société dramatique ayant pour emblème la *Fleur de pensée* (*Penseebloem*) et pour devise : *Penser y fault*. On y rencontrait donc deux catégories de membres : les uns étaient des fidèles des deux sexes qui désiraient jouir des avantages spirituels accordés à l'institution ; les autres étaient des hommes amis des lettres qui s'unissaient dans un but profane. Les statuts de 1501 obligeaient toutes les personnes à payer un droit d'entrée de douze escalins tournois, dont huit étaient employés à la décoration de l'autel, et quatre au profit de la chambre.

(1) N. Cornelissen, *De l'origine, des progrès et de la décad. des Ch. de Rhét. établies en Flandre*, in-8°, Gand (v. 1812), p. 10-11.

(2) Migne, *Dict. des mystères*, col. 647.

(A suivre.)

fg Paul-V. Charland
des frères jésuites

MORTE!

ELLE était là dormant sur une blanche couche !
Une main inconnue avait fermé sa bouche
Et coupé le fil de ses jours.
Un fantôme en passant avait jeté son voile
Sur son regard brillant comme une blanche étoile :
Elle reposait pour toujours !

Non ! plus un souffle errant au bord des lèvres roses !
Son cœur ne battait plus !..... Autour d'elle, des roses,
Sur son front un léger bandeau !
Telle on pare une vierge au jour de l'hyménée,
Tandis qu'elle s'en va, radieuse, emmenée
Par ses sœurs au foyer nouveau !

Sa tête vers son sein est doucement penchée !
Elle dort ! Elle dort !... Petite fleur fauchée
A l'aube d'un jour de printemps,
Quand tout est rose au ciel, quand tout ce qu'on respire
Est un parfum de paix et que tout est sourire.....
Elle ne comptait pas vingt ans !

Oui c'était le printemps avec toutes ses grâces,
Ses soucis qui font rire et qui glissent sans traces,
Ses rêves et ses chants d'oiseau !...
Un soir elle sortait... Un mal subit, étrange,
La saisit sur le seuil et brisa ce bel ange,
Comme le vent brise un roseau !

Maintenant tout est là, sur la couche odorante,
Immobile, muet,—comme une épave errante
Vient échouer sur un écueil.
Oui tout : Jeunesse, espoirs, beauté, rêves.....Mystère !
De tous les biens que lui réservait cette terre
Elle n'attend plus qu'un cercueil !

On nous a dit souvent, aux jours de notre enfance,
 Qu'il existe une terre où règne l'espérance,
 Royaume au delà du tombeau,
 Où la Vérité pure, ainsi qu'un phare immense
 Illumine l'esprit ! Tel un jour qui commence
 Nous éclaire de son flambeau.

Royaume où n'entre point la noire jalousie,
 La haine aux yeux sanglants, la basse hypocrisie ;
 Qui n'ont point place au paradis ;
 Où l'on n'entend jamais des sanglots pleins de larmes,
 Les orages de l'air, le cliquetis des armes
 Et les blasphèmes des maudits ;

Là d'un bonheur parfait notre âme sera pleine !
 Là nous pourrons voler sans fatigue et sans peine,
 Comme le léger séraphin,
 De soleils en soleils, d'étoiles en étoiles ;
 L'Inconnu devant nous déchirera ses voiles
 Et nos jours n'auront plus de fin !

Montez vers le ciel bleu, montez, âme légère,
 Sur la terre un instant errante et passagère
 Comme un oiseau loin de son nid !...
 Ainsi le voyageur, lorsque le soir arrive,
 S'arrête au vieux moustier assis près de la rive,
 Pour dormir sous ce toit béni.

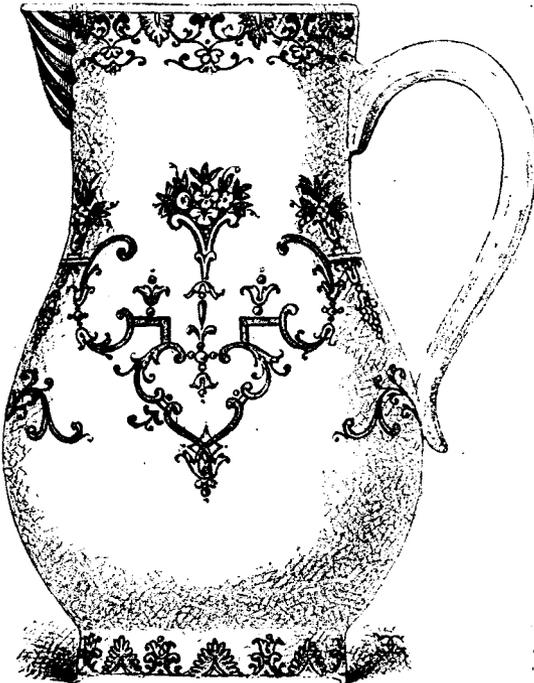
Alors pourquoi pleurer, si naissante à la vie
 Dans vos bras, au foyer, elle vous est ravie
 Par un ange venu sans bruit,
 Si la coupe en ses mains se brise pleine encore,
 Si votre " espoir " semblant à peine à son aurore
 Vient de descendre dans la nuit ?

Non, ce n'est pas la nuit, mais un jour sans nuage
 Dont les feux éternels éclairent le rivage
 Où nous trouverons le bonheur.
 C'est là que, fatiguée et lasse de la route,
 Elle a voulu chercher loin du monde et du doute
 La paix dans le sein du Seigneur !

Mère, contemple-la, comme elle est douce et belle
 Dans les temples divins, regarde la : c'est elle,
 C'est son cœur, c'est sa douce voix ;
 Avec les chérubius, chantant sur une lyre
 Le cœur rempli de paix, l'âme d'un saint délire,
 Oui, c'est bien elle que tu vois !

C'est là qu'elle t'attend ; quand ton esprit agile,
 A l'heure du Très-Haut, de ce corps si fragile
 A jamais sera délié,
 Elle pourra sans fin t'aimer et te sourire,
 Car Elle avait une âme.....Hélas ! faut-il le dire ?.....
 Sa mère l'avait oublié !

ANTONIN FRANCE.



IMPRESSIONS DE VOYAGE

A MON INSÉPARABLE COMPAGNON DE VOYAGE

M. ROMÉO POISSON.

J'AI fait mon tour de Paris. C'était, cela, un rêve que je caressais depuis ma jeunesse, et maintenant, c'est un souvenir. Il n'y a, en vérité, que le passé et l'avenir, le passé surtout. Le voyage n'a pas duré longtemps ; mes impressions ne sont pas mortes encore, cependant, grâce, peut-être, au démon du poète qui n'a pas voulu lâcher le voyageur.

Qui peut dire les émotions que l'on éprouve au départ ? Qui peut dire aussi les joies du retour ? Quel plaisir et quel orgueil ! Car l'orgueil se mêle à tous les plaisirs. L'orgueil, c'est la première et la plus grande infirmité de notre nature. Mais son origine est céleste, et voilà pourquoi, sans doute, il est si bien porté.

Comme nous trouvions à plaindre ceux qui ne pouvaient nous suivre à travers le vaste océan ! Mais ne faut-il pas qu'il reste quelqu'un au rivage pour jalouser ceux qui s'embarquent ? Sur tous les rivages il en est de même. La seule partance qui ne fait pas de jaloux, c'est la dernière, celle qui n'est pas suivie d'un retour.....

Comme le dit la chanson de Clémence Isaure, " J'ai vu son blanc mouchoir voler au vent, " quand le " Château Léoville, " s'ébranlant sous sa lourde charge, s'est mis à descendre le fleuve, le pont s'avamment embarrassé, la machine toute disloquée, et penché sur l'abîme des eaux comme un vieillard sur sa fosse.

La gaieté était si vive que, parfois, sous ses éclats tapageurs, le navire lui-même semblait tressaillir et se relever. Le nom seul de la vieille France nous jetait dans le délire, et nous nous imaginions qu'à notre aspect, et par reconnaissance pour notre culte idolâtre, elle allait, cette France aimée, évoquer ses siècles de gloire, réveiller ses héros endormis, et nous étouffer sur son cœur.

C'était une illusion.

Les ombres, comme des oiseaux de mauvais augure, ouvrent sur nous leurs larges ailes ; l'île de Bacchus nous envoie des senteurs enivrantes ; les montagnes de Beaupré s'affaissent dans le lointain

comme des amitiés trahies ; les villages charmants de nos bords s'endorment autour de leur clocher, et nous voguons ! Et, en voguant, nous chantons :

“ Les Canadiens n'sont pas des fous,
N'partiront pas sans prendre un coup.”

Et nous remplissons nos verres, car la chanson s'envole mieux quand elle prend son essor des bords d'une coupe de vin.

Longue fut la première soirée à bord du navire, longue et joyeuse. C'était l'étourdissement d'un coup de bonheur. Cependant les éclats de rire retentirent moins haut ; les chants moururent tour à tour ; les têtes fatiguées s'inclinèrent, les yeux ne virent plus rien ; l'esprit rompant les chaînes de la volonté qui l'avait tenu, se mit à courir en des infinis mystérieux, et plus d'un, parmi nous, revînt en rêve, sans doute, s'enivrer de paix et d'amour au sein de la famille. Mais d'autres aussi, devançant la marche lente du vaisseau, passèrent les flots d'un coup d'aile, et vinrent s'arrêter au seuil de l'Europe, au sommet de la falaise crayeuse du Havre, sur cette terre étrange par ses fautes et ses grandeurs, qui fut tant de siècles l'arbitre des destinées du monde et le bras de Dieu :—la terre de France..

Au réveil, toutes les pensées éparses dans les songes revinrent comme des oiseaux au nid, et la réalité apparut plus belle, plus douce que jamais.

Le fleuve s'élargissait ; les âpres senteurs des algues et du varech montaient des vagues amères ; l'air était pur, vivifiant, la brise soupirait dans les cordages, et son murmure doux et monotone ressemblait à la symphonie des berceuses. Mille oiseaux : des pétrels, des goëlands, des hirondelles de mer voltigeaient autour du vaisseau comme des feuilles qui tourbillonnent au vent. D'énormes marsouins sortaient des eaux profondes, de distance en distance, et faisaient luire au soleil les blancheurs éclatantes de leurs dos arrondis. Les îles défilaient tour à tour ou par groupes, enchâssées dans la nappe limpide comme des émeraudes dans un royal écrin. Et l'amphithéâtre superbe de la rive sud avec ses champs alignés et ses rangées de maisonnettes blanches, s'éloignait toujours et se noyait, au fond, dans les flots de lumière qui tombaient du ciel ; pendant que la côte aride du Nord se dressait de plus en plus sombre, s'en allant jusqu'à ces régions inconnues que défend un éternel hiver, à ce pôle mystérieux de notre planète, où nul homme jamais n'a pénétré. Et nous admirions la grandeur et la beauté de notre jeune patrie, et, plon-

geant dans l'avenir, comme ils plongeaient dans l'espace qui s'ouvrait devant eux, nos regards cherchaient à surprendre les mystères de sa destinée.

Nous entrons dans le golfe où, comme sur l'océan, toute rive disparaît. Les baleines, ces géants des mers, montent de temps en temps à la surface pour respirer, et les jets d'eau qu'elles lancent alors de leurs éventails, ressemblent aux gerbes de nos fontaines. L'esprit étonné se demande où paraît davantage la puissance de Dieu, dans le cétacé formidable qui n'a pas trop d'un océan pour ses ébats, ou dans l'infusoire invisible qui meurt d'orgueil ou d'épuisement, quand il a traversé, vif, remuant, empressé, toute une goutte d'eau.

Deux banquises superbes, hautes comme des cathédrales gothiques, semblaient reposer sur des fondements inébranlables, au milieu du détroit de Belle-Isle. Sorties des mers du Nord, poussées par des vents implacables, entraînées par des courants qui ne s'arrêtent jamais, ces montagnes de glace se heurteront peut-être en des chocs épouvantables, et disparaîtront soudain ; ou bien, parvenues sous des cieux plus chauds, lançant mille gerbes de lumière, elles s'écrouleront au soleil avec un fracas inouï. Et elles emporteront avec elles leurs secrets ; car elles ont des secrets, ces majestueuses courrières du pôle. Elles savent peut-être le sort du navire vainement attendu ; elles ont peut-être promené sur leur faite étincelant et nu, les espérances ou les angoisses de plus d'un voyageur audacieux.

LA MER

Peu à peu les rivages s'affaissent. Ils s'enfuient à l'horizon brumeux et se confondent avec les vagues lointaines. Rien ! plus rien. Adieu les coteaux verdoyants, adieu les caps arides, adieu les forêts sombres, les champs où l'homme moissonne pour sa famille, les fourrés où l'oiseau chante ses amours. La mer, voici la mer ! Un cercle sombre entoure le navire qui fuit toujours. Il fuit, mais il semble immobile, et le cercle qui l'enserme fuit avec lui. Image de l'homme qui veut échapper au chagrin. Le chagrin, voilà le cercle qui trop souvent nous étreint et qui glisse avec nous sur l'océan de la vie.

“ Illi robur et æs triplex circa pectus erat.”

Celui là fut sans doute armé d'un triple bronze, disait Horace, il y a deux mille ans, en parlant de l'audacieux qui le premier osa livrer aux flots menaçants une barque fragile. Je comprends aujourd'hui les terreurs du joyeux poète de Tibur.

Les océans du midi sont calmes, limpides, ensoleillés. Le ciel qui les recouvre comme une tente majestueuse, est pur et serein ; les vents y passent mais n'y séjournent point ; la pluie y tombe, mais un rayon de soleil sèche bientôt les agrès humides et le pont verni du vaisseau.

Dans nos mers froides du nord, la vague est souvent noire, menaçante ; le ciel est plein de nuages qui pendent déchiquetés comme des lambeaux de draps mortuaires ; les grains se précipitent de tout côté ; la tempête gronde souvent. Et le navire, soulevé par les flots, battu par le vent, se berce et plonge, roule et tremble, sans trêve, jour et nuit.

Le bercement, si doux d'abord qu'il semble le mouvement d'un hamac sous les bois, devient à la fin pénible, fatigant, insupportable. Alors cessent les rires ; alors tombent les chants ; alors languissent les conversations. Plus de bons mots ; l'esprit ne pétille plus ; le feu s'éteint. On ne se recherche plus avec le même empressement ; que dis-je ? on s'évite ; on se cache. On éprouve un vague sentiment de honte. L'amour propre lutte cependant ; la vanité lève la tête encore ; mais ce ne sont que les coups d'aile des oiseaux blessés.

Une tristesse indéfinissable a passé sur le bateau. De la poupe à la proue il règne un calme menaçant. Seul le vent souffle toujours dans les cordages ; mais il n'éveille plus d'échos. On dirait qu'il y a de l'ironie dans ses murmures.

Le navire s'enfonce plus avant dans la mer ; le plat-bord touche l'eau dans le bercement. Les mâts décrivent dans l'air une courbe étonnante, l'hélice, dans le tangage, sort de l'eau qui fuit et tourne dans le vide avec une vitesse et un fracas qui jettent l'épouvante. La course n'est plus droite, semble-t-il ; le pilote louvoie, c'est sûr. On tourne, on vire sans cesse. Les idées s'embrouillent comme le ciel ; pourtant le ciel seul est gris. Quelque chose d'inusité nous serre le cœur, nous poigne à la gorge, nous éblouit. Est-ce le regret du départ ? l'ennui de ceux que l'on a quittés ? la peur de devenir la pâture des jolis poissons qui nous suivent et nous guettent ?... C'est le mal de mer !

Parmi les passagers, les uns s'enfoncent dans leurs couches humides et malsaines, incapables de supporter la vue de ce traître océan, les autres, enveloppés dans leurs chaudes couvertures de voyage, se couchent sur le pont, attendant, pâles et désespérés, un rayon de soleil, ou quelques gouttes d'eau de vie pure, s'il se trouve encore une gourde qui ne soit pas vide, et un bon samaritain qui ne soit pas plein. Celui-ci, plus courageux,

titubant, gambadant, marche en ziz-zag sur le pont trop étroit, aspire l'air vif du ciel, ouvre sa poitrine aux fraîches émanations de l'eau, afin d'échapper au sort commun ; celui-là, moins poétique dans ses aspirations, ou plus pratique en affaire, va droit au bastingage, et penché sur la vague qu'il maudit, il lui crache toute sa rancune dans une clameur qui ébranle le voisinage et fait éclater de rire ceux que le mal n'a pas encore atteints.

La mer a quelque chose de désespérant dans sa monotonie, et jamais le navire qui la traverse ne saurait avancer trop vite. Elle offre parfois, cependant, un spectacle admirable.

Appuyé sur le bastingage, l'œil perdu dans le lointain, à l'heure où les ombres, comme des rideaux légers, laissent tomber leurs replis sur les vagues, vous contemplez un tableau merveilleux que le mouvement des eaux transforme éternellement.

Les vagues, dans la tempête, se soulèvent et se heurtent. Elles se dressent comme les tentes d'un immense campement. Puis leurs cimes se déroulent en volutes étincelantes comme des tourbillons de neige, ou s'affaissent tout à coup avec un grand bruit et des bouillonnements terribles, ou se couronnent de panaches étranges que le vent détache et jette quelquefois comme un torrent sur le pont du navire. Et ce sublime bouleversement de la mer, cette colère de l'implacable élément, font passer sous nos yeux de ravissantes visions. Tantôt, c'est une forêt épaisse avec ses capricieuses cimes noires qui se découpent sur le ciel rose du couchant ; tantôt c'est un cap nu, plan, uniforme qui raie l'horizon d'une ligne sombre. Puis une vallée qui se creuse, un coteau qui s'arrondit, un rocher qui éclate, un village d'où montent des colonnes de fumée, un rang de maisons blanches coquettes, bien alignées, comme dans nos campagnes heureuses. Et tout cela s'affaisse, s'écroule, disparaît soudain, comme dans un cataclysme, pour renaître aussitôt sous la baguette d'un puissant enchanteur. Or, le grand enchanteur, c'est Dieu.

Quelquefois, lorsque le soleil, à son coucher, se dégage des voiles de brume, et resplendit de ce suprême éclat des choses qui vont finir, la mer où il descend se transforme en un lac d'or fondu. Si les vagues s'élèvent, elles ressemblent à des flammes que le vent tourmente et courent pareilles au feu des prairies.

La lune dessine parfois des traînées lumineuses où les étincelles tourbillonnent ; c'est quand il passe un frisson sur les eaux et que les rayons se brisent en millions de paillettes dans leurs replis mouvants. On croirait que c'est une route merveilleuse qui relie la terre au ciel. Et l'âme émue s'envole, sur l'aile du rêve, jusqu'aux pieds du Verbe qui féconda le néant.

Et pendant que le navire se berce et vogue, pendant que les flots se soulèvent et se heurtent sur leurs insondables lits, des troupes de dauphins gracieux mais voraces, alignés comme des militaires à l'exercice, s'approchent du bateau jusqu'à le toucher, le suivent quelques instants, dans l'espoir de croquer quelque bon morceau, puis le devancent et s'éloignent, toujours en s'élançant de minute en minute et sans perdre de leur vitesse, avec un mouvement d'ensemble étonnant et plein de grâces, à plusieurs pieds au-dessus de la vague écumante.

Des oiseaux infatigables, mouettes ou goëlands, légers, souples, rapides, blancs comme des flocons de neige, se balancent dans les airs, tournoient, montent, glissent ou planent, sans soucis de la tempête qu'ils bravent, sans effroi des flots irrités où ils se reposent confondus avec les pauques d'écume. Monsieur Prudhomme — si jamais il s'aventure sur le sein des mers — comparant les ennuis, les misères et les craintes du passager aux ébats joyeux, et à la grâce de l'oiseau, M. Prudhomme, dis-je, s'écriera, émergeant majestueusement de son col de famille : O homme, que tu es petit en face.....d'un goëland !

A la vue de cette immensité d'eau, je me suis souvenu de Mairêt, un poète amoureux s'il en fut — qui eut son heure de vogue, son rayon de gloire et son brin de vanité comme tous les rimeurs ; je me suis souvenu de Mairêt qui s'est cru, de bonne foi, le rival du grand Corneille — et je me suis demandé s'il n'exagérait pas un peu quand il disait :

“ Toutes les mers du monde où vont les matelots
 Pour éteindre mon feu n'ont pas assez de flots :
 L'eau ne m'étonne point : si je dois rendre l'âme
 Dedans quelqu'élément, ce sera dans la flamme.”

Après tout, il avait un peu raison : il y a des feux que l'eau ne saurait éteindre ; c'est à peine si les années qui détruisent tant de choses, peuvent en modérer les ardeurs.

Chaque jour nous approche des rivages du vieux monde. Nous évoquons le souvenir de ces hardis marins des siècles passés, qui ne craignaient point de s'embarquer sur de frêles vaisseaux pour chercher l'inconnu.

L'amour de la science, le dévouement à la patrie, le désir d'agrandir le royaume du Christ les soutenaient dans leurs angoisses. Leur courage ne faiblissait point dans ces longues et pénibles traversées ; nul péril ne les effrayait. Les yeux fixés sur des mondes entrevus dans leurs rêves, ils voguaient, ils voguaient, ouvrant au vent favorable leurs voiles de lin, à l'espérance, les ailes de leurs

âmes chrétiennes. Le ciel souriait à ces découvreurs de mondes qui allaient peut-être, sans s'en douter, trouver un rivage où la foi—cette fleur née dans le sang d'un Dieu—pourrait germer de nouveau et s'épanouir librement, maintenant que l'Europe la laissait se flétrir au souffle délétère de son orgueilleuse philosophie.

TERRE

Rien ne saurait peindre la joie du voyageur quand, après huit jours d'océan sans rivages, il voit dans le lointain, la terre sortir des eaux. Les craintes s'évanouissent, les espérances renaissent, la gaieté se réveille, les chansons de la partance rouvrent leurs ailes... Et lorsque cette terre qui surgit soudain est la terre sacrée de nos aïeux, la France que nous avons appris à aimer dès la jeunesse, il se passe en nous quelque chose d'inexprimable, et nous sommes tentés de tomber à genoux.

Pendant, nous ne sommes guère Français aujourd'hui : nous sommes plutôt des Anglais parlant le français. Les Français ont changé plus que nous, depuis l'exode de nos pères, et nous avons gardé plus qu'eux les qualités ou les défauts d'une autre époque. Puis le voisinage de la famille britannique et nos relations avec les flegmatiques insulaires, nous ont un peu corrigés de la légèreté inhérente à notre race. Nous sommes plus sérieux que les Français et plus gais que les Anglais. Mais l'habitude de la soumission nous a fait perdre beaucoup de notre énergie, et s'il nous fallait conquérir la liberté que nous aimons tant, et dont nous parlons si haut, je ne sais pas si nous terminerions la lutte avec l'épée du soldat ; ce serait plutôt, je crois, avec l'or du marchand.

En même temps que la haute falaise de Cherbourg émergeait des flots, le soleil se rallumait dans l'azur du firmament. C'était un épanouissement universel, un immense rayonnement, et sur la mer, et sur la rive, et dans le ciel, et dans nos âmes.

Là-bas à notre gauche, au pied de la côte élevée qui se détourne de la mer pour entrer dans l'estuaire de la Seine qu'elle borde admirablement, s'élève la belle ville du Havre—le deuxième port de la France. De charmantes villas lui font une riche ceinture, on dirait le chemin Ste-Foy. Même une haute cheminée d'usine y simule à s'y méprendre le monument des braves. Cette image de notre ville sur la côte de la France, a quelque chose de singulièrement agréable, pour un Québécois—Si grand que soit le port du Havre avec ses huit bassins—il ne suffit pas aux besoins du commerce. Les grands vaisseaux n'y entrent qu'avec la marée—Bernardin de St-Pierre et Casimir Delavigne ont leur statue dans cette ville dont ils sont les deux plus illustres enfants.

De l'autre côté de la baie, à deux lieues environ, se trouve un autre port de mer assez célèbre : Honfleur. Cette ville plus humble que sa voisine existait depuis des siècles et le Havre n'était pas encore.

Honfleur est bâtie sur le flanc d'une haute colline d'où la vue plonge sur la mer et les rives de la Seine. Les vieilles habitations de cette ville n'ont rien qui ressemble aux nôtres. Et quand on parcourt ces rues bordées de hautes maisons aux pignons colorés, charpentées capricieusement, percées au hasard de fenêtres de diverses grandeurs, l'on croirait vivre dans une époque déjà lointaine.

Honfleur est une ville de pêcheurs et de marins, et la vieille église, laide et pauvre, qui domine les hauteurs, est remplie d'ex-voto. Il y en a qui pendent à la voûte depuis plus de deux cents ans. Rien comme les dangers pour éveiller la foi qui dort.

En s'élevant vers les sommets de la colline, l'architecture de Honfleur se modernise, et les idées nouvelles prévalent. On dirait une émancipation des hommes comme de la nature. Sur cette côte superbe, à l'ombre des grands arbres qui la couvrent d'un voile discret, sur la prairie soyeuse, l'humanité dîne, chante, rit, boit, danse et aime comme en tous les lieux du monde où la disette n'est pas trop grande, la voix pas trop enrouée, le plaisir assez facile, la liqueur assez spiritueuse, la musique entraînante et les femmes jolies. Et pendant que je savourais un café avec mon inséparable compagnon, dans le parc ombreux de madame Lechat, du nom de son maître et seigneur, maint autre promeneur vidait le boc en jetant de notre côté des regards curieux et méfiants. Toute une noce même vint s'établir dans notre voisinage. étalant sa joie, éparpillant ses éclats de rire comme pour nous narguer. Les femmes étaient nu-têtes et en légers sabots, les hommes, coiffés d'un feutre mou, et fourrés jusqu'aux genoux dans un sarrau de lustrine brune, de telle façon, que l'on pouvait croire à un oubli. Avec cet habit simple, commode et peu dispendieux, on peut ménager l'étoffe du pantalon; pourvu que les jambes paraissent, l'honneur est sauf.

Les mariés, jeunes et beaux comme on l'est nécessairement à pareil jour, marchaient côte à côte sur la pelouse, arrachant aux arbres, avec des mouvements févreux, leurs fruits à peine mûrs. Ils mordaient dans la même pomme avec autant d'ardeur que si elle eût été encore un fruit défendu. On devinait le désir de leurs lèvres roses..... Mais derrière les lèvres se cachent les dents... N'importe, il paraît que le *nec plus ultra* de l'amour, c'est de se manger. Seulement il faut y mettre des formes.

LA VALLÉE DE LA NORMANDIE

Le sifflet de la locomotive jette un petit cri de phtisique. En voiture, messieurs.

Enfermés dix par dix dans les quatre compartiments de chaque wagon, nous n'avons plus la liberté de quitter nos places, sauf pour descendre un moment à certaines gares, boire un verre de vin et casser une croûte. Mais il est des accommodements avec les conducteurs français mieux même qu'avec le ciel, et la France est peut-être le pays de la terre où Sa Majesté l'argent a le plus grand nombre d'adorateurs. Seulement, on sait en faire usage, de l'argent, et quand le patriotisme tend la main, les caisses se vident.

La vallée de la Normandie est un paradis terrestre. Entendons-nous bien, un paradis terrestre où il est permis de manger de la pomme. Quels champs admirablement cultivés ! quels jardins ! quelles prairies ! Pas de terrain perdu. Tout rapporte, tout produit. La campagne ressemble à un immense damier dont les carreaux seraient de mille teintes différentes, ou à un tapis sans fin tissé avec des laines d'une couleur douce et variée. Et quel air d'aisance, de bonheur ! C'est paraît-il, la plus belle partie de la France. Ça et là, cependant, entre les villages coquets, rians, avec leurs maisons roses ou jaunes, orange ou bleues, on voit le chaume tant chanté jadis dans nos rustiques couplets. Pauvres demeures, basses, sombres, composées d'une seule pièce, avec au bout, sous le même toit, l'étable où ruminent les bœufs, le fenil ou le paysan souvent va dormir, et l'abri pour les voitures et les instruments aratoires. Deux ou trois petites fenêtres éclairent la chaumière, le sol durci y tient lieu de plancher ; le feu de la cheminée seul la réchauffe, aux jours froids et pluvieux de l'hiver. Que cette habitation est différente de celle de nos habitants ! Mais il faut l'avouer, la nôtre coûte quelquefois plus cher que le sol où elle est bâtie et quelquefois aussi—pour me servir d'une expression énergique—elle mange la terre qui la porte. Aussi, le paysan français est riche et le nôtre est pauvre. En France, il y a de l'argent dans toutes les chaumières—l'Allemagne le sait—ici, il y a des hypothèques. Là le patrimoine va du père au fils, ici il va du débiteur au créancier.

(à suivre.)

A handwritten signature in black ink, reading "Janyth de May". The signature is written in a cursive, flowing style with large, elegant loops and flourishes, particularly in the "J" and "M".

La grande joie
de l'esprit
est de contempler
le beau,
la plus grande
est de le créer.



PENSÉE

ILLUSTRÉE PAR J. B. LAGACÉ

NOTRE jeune artiste a été bien inspiré en représentant Michel-Ange contemplant son Moïse, pour illustrer la pensée qui lui avait été soumise.

En effet, cette statue colossale est non seulement le chef-d'œuvre de son auteur, en tant que statuaire, mais elle l'est aussi de toute la sculpture moderne, malgré les défauts de détail qu'on y remarque. L'artiste créateur de cette belle statue avait raison de la contempler avec joie, car il faut remonter à l'antiquité et aux œuvres les plus parfaites qu'elle nous a léguées pour trouver quelque chose de comparable à la perfection anatomique du Moïse.

Pris en masse il est le plus grand et le plus admirable emblème de la force, de la sévérité et de la puissance que l'on puisse imaginer et jamais on n'a si pleinement exprimé toutes les qualités diverses qui font la supériorité d'un homme sur les hommes, qui font l'autorité.

Cependant faisons nos réserves au point de vue de l'art chrétien : si le Moïse est l'œuvre la plus étonnante qu'ait enfantée Michel-Ange, celle où il affirme le mieux son génie, on peut se demander si c'est bien là le législateur des Hébreux ? S'il convenait de représenter par un côté si terrible, celui qui est dit le plus doux des hommes : *Erat autem Moyses mitissimus super omnes homines qui morabantur in terris* (Nombres XII. 3) ? Que l'œuvre de Michel-Ange reste donc ce qu'elle est, un sujet d'admiration. La prendre pour modèle serait une erreur.

D'ailleurs en tout et toujours il a été dangereux de vouloir imiter ce génie incomparable ; c'est un écueil où sont venus échouer tous les artistes, sculpteurs ou peintres, qui l'ont tenté. Nous en avons un exemple frappant, ici même, dans notre ville de Montréal.

ALPHONSE LECLAIRE.

L'HOTEL D'ANGLETERRE

(Suite).

A l'appel du gong, en effet, ils se trouvèrent sur l'escalier ; derrière Belinda, toute rose et toute fraîche dans une éclatante toilette noire, Sir Walter aperçut une jeune fille fort mal arrangée, dont il reconnut le joli visage doux et pâle.

—Ma sœur Jeanne, fit Belinda d'un ton détaché.

Sir Walter, très loin de prendre aussi légèrement la présentation, s'inclina respectueusement.

—Il est aussi bien élevé qu'il est beau ! pensa Jeanne en se reculant timidement et en détournant les yeux.

—Voulez-vous prendre cette place entre maman et moi ? fit Belinda.

La question ressemblait tellement à un ordre que Sir Walter ne songea même pas à le discuter ; il s'assit, tandis que les yeux de tous les convives étaient fixés sur lui.

Cependant, une longue procession de garçons portant des plats défilait, et le dîner commença. Il fut long, et tout le temps Belinda fit des frais, causant du même ton aisé animé, parlant d'elle surtout. Elle aimait le tennis, l'équitation, tous les sports en général, et ne savait pas ce que c'est que d'être fatigué ; elle aimait aussi beaucoup la lecture, mais elle avait bien peu de temps à y consacrer...elle adorait la musique, la peinture, la nature.....en un mot toutes les belles choses. Quant aux voyages, c'était de la passion.

—Est-ce que vous partagez le goût de Mlle votre fille pour les voyages ? demanda Sir Walter se retournant vers Mrs Grant. Il n'eût pas été fâché de connaître l'opinion et d'entendre la voix d'un autre membre de la famille.

Le visage délicat et pâli de Mrs. Grant se colora légèrement, et, après avoir hésité un moment, elle répondit très bas qu'elle était trop vieille pour les aimer beaucoup.

—Maman les adore ! interrompit Belinda rougissant à son tour, et ils lui sont indispensables ; elle se porte infiniment mieux, depuis que nous avons quitté l'Angleterre. C'est à cause d'elle que nous sommes venues ici. Les personnes délicates devraient toujours

voyager; cela les empêche de trop penser à elles. Et d'ailleurs, à toujours rester au même endroit, à ne jamais sortir de chez soi, on s'engourdit. on devient étroit d'esprit.

— Peut-être, mais cela a du bon.

— Comment ? de ne jamais sortir de chez soi ?

— Oui, et même d'être un peu étroit d'esprit, légèrement borné.

Mais avant que Belinda eût pu se rendre compte de ce qu'il voulait dire exactement, elle dut suivre l'exemple général et quitter la salle à manger.

Dans le grand salon de l'hôtel, Sir Walter se laissa présenter aux amis particuliers des Grant. Chacun fit assaut d'amabilité, sauf l'amiral Hunt, qui n'était jamais aimable, et M. Smith, qui avait peine à ne pas regarder d'un œil prévenu ce rival qui surgissait tout à coup. Les dames lui chantaient à qui mieux mieux les louanges d'Oliviera et, plus encore, celles de cette chère Miss Grant!

— Mes filles s'amusez toujours quand elle est là, disait Mrs. Cowell, qui tricotait paisiblement, enfouie au fond d'un immense fauteuil. Tenez, la voilà qui organise un jeu; est-ce que vous n'allez pas y prendre part ?

Mais Sir Walter qui venait de sonder soigneusement tous les recoins du grand salon et qui s'était aperçu que la petite Jeanne avait disparu, déclara qu'il ne pouvait se dispenser d'aller voir comment sa mère s'accommodait de son installation.

Elle ne s'en accommodait pas le moins du monde : les draps n'avaient pas été suffisamment aérés, il y avait un courant d'air terrible près de la fenêtre et une étrange odeur dans le corridor; enfin, et pour comble de malheur, son lait chaud n'était point à l'exacte température à laquelle elle avait l'habitude de le prendre.

— Je verrai le chef moi-même demain, mère, et je lui graisserai la patte,

— Il y a une autre chose encore, mon enfant, sur laquelle il faut que nous nous entendions. Je ne puis supporter que cette personne entre chez moi toute la journée comme dans un moulin.

— Quelle personne, mère ?

— Cette Miss Grant, la grande, avec les joues fraîches; la petite, ça m'est égal, et la mère a toujours été inoffensive, mais si je devais voir beaucoup l'aînée c'en serait assez pour me donner la fièvre. Sa voix,—vous savez combien je suis sensible à ces choses,—sa voix me traverse le tympan comme un poignard, et puis elle se mêle de me donner des conseils, m'engage à faire ceci, à faire cela, à moi qui m'étudie et me soigne depuis des années ?

— Le cuisinier, je vois bien le moyen de l'amener à résipiscence mais quant à insinuer à Miss Grant que quelqu'un peut ne pas tenir à sa compagnie, cela me paraît plus difficile.

— Très bien ; j'arrangerai cela moi-même alors...je lui ferai comprendre.....je lui dirai “ Ma chère Miss Grant, ne prenez pas la peine de venir vous informer de ma santé ; dans l'état nerveux où je suis, moins je vois de monde, en dehors de mes amis les plus intimes, mieux cela vaut.”.....

— Hem !.....Certainement ce sera clair. Mais il me semble, mère que vous ne rendez pas justice à Miss Belinda ; c'est l'idole de l'hôtel, tout le monde en raffole !

— Vous ne voulez pas dire, Walter, que vous l'admirez ?

— Comment pourrais-je ne pas l'admirer ?

L'impression générale à l'hôtel d'Angleterre, était, en effet, que Sir Walter admirait beaucoup Miss Belinda, et tout le monde, du petit au grand, s'apprétaît à suivre avec intérêt les progrès de ce petit roman. Les domestiques se divisaient en deux camps : ceux qui affirmaient que le héros et l'héroïne étaient déjà fiancés, ceux qui disaient que non. Le portier soutenait qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils ne le seraient même jamais : quant à Suzanne, elle espérait, la bonne âme, qu'il n'en était rien, déclarant que le malheureux jeune homme était suffisamment à plaindre d'avoir pour mère une femme comme le No 87, qui mangeait comme un ogre et avait à chaque instant de nouvelles exigences.

Pendant Belinda s'occupait avec un zèle tout particulier du soin d'amuser Sir Walter. Ce ne fut pendant les premiers jours de son séjour que pique-niques et parties de campagne, qui, nous devons l'avouer, ne réussirent qu'à l'ennuyer beaucoup.

Un matin, comme il sortait de la salle à manger où il venait d'expédier un substantiel déjeuner à l'anglaise, il aperçut Jeanne debout près de la table où tout du long de la journée le portier distribuait les lettres, donnait des timbres, de la monnaie et des renseignements aux voyageurs.

— Vous êtes mieux aujourd'hui ? fit-il en lui serrant la main.

La petite figure tirée de la jeune fille était moins pâle que de coutume, ses yeux étaient plus brillants, aussi paraissaient-ils bleus et non plus gris, et ses lèvres, comme elle lui répondait, esquissèrent un sourire.

— Oh ! oui, je suis tout à fait bien ...Un autre timbre, s'il vous plaît, pour l'Italie.. Maman et moi allons passer une bonne journée tranquille ensemble.

— Vraiment, et où cela ?

— Oh ! ici, tout bonnement. Vous savez que Belinda, et vous, et tout le monde, vous aller à Terraville pour visiter la fabrique de poterie.

— Vous croyez ?

— Mais certainement ; est-ce que vous ne vous souvenez pas ? Belinda a tout organisé hier soir. Maman n'aime pas les longues courses en voiture, et il n'y a pas de place pour moi.

— Vous avez l'air ravi de penser que vous allez être débarrassée de nous tous.

Jeanne rougit.

— Oh ! pas de tout le monde ! fit-elle ; puis comme si elle se sentait glisser sur un terrain dangereux, elle murmura que Belinda, l'attendait et s'enfuit en courant.

Evidemment, dès qu'elle eut gravi un étage, son embarras avait disparu, car Sir Walter, toujours debout à l'endroit où elle l'avait laissé, l'entendit fredonner une bribe de chanson. Bientôt tout se tut ; le jeune homme alors tressaillit légèrement, comme au sortir d'un rêve ; mais apercevant les yeux du portier fixés sur lui, il se détourna.

Lorsque le gong résonna, conviant les habitants de l'hôtel à déjeuner, il pleuvait à verse.

Le portier, allant au-devant de Belinda qui descendait l'escalier, lui dit :

— Mademoiselle n'aura pas besoin des voitures cet après-midi sans doute ?

— Pourquoi pas ?

— Oh pardon ! je pensais qu'à cause du mauvais temps.....et puis j'avais entendu dire à Mrs Cowell qu'on ne sortirait pas.

— Si, si, nous sortons ; si on a décommandé les voitures, il faut les renvoyer chercher.

— Mrs Cowell, cria-t-elle, interpellant cette dame qui était assise en face d'elle à table. est-ce que vraiment vous auriez l'idée de renoncer à notre expédition à Terraville ?

— Ma foi, ma chère enfant, j'avais pensé que par ce mauvais temps, vous.....

— Qu'est-ce que cela peut faire, qu'il pleuve ou non ? On fermera les voitures, voilà tout. Je déteste rester enfermée toute une journée, et quand j'ai fait des projets, il n'y a rien qui me soit désagréable comme d'y renoncer. Et vous, Sir Walter ?

— Certainement, répondit celui-ci sans se douter même de ce dont il s'agissait.

Le jeune homme avait acquis dans la société de sa mère la com-

mode mais dangereuse habitude de s'absorber et de ne pas toujours entendre, qui plus est, il était en train de se demander où et comment Jeanne avait l'intention de passer la journée.

Belinda l'emporta comme toujours ; à deux heures et demie, elle traversait le hall à la tête de sa petite troupe et assignait à chacun sa place dans les nombreuses voitures qui attendaient à la porte sous une pluie battante. La dernière, elle se l'était réservée pour elle avec deux petites Cowell et Sir Walter. Les fillettes avaient déjà dégringolé les marches du perron, elles attendaient. Mais Sir Walter, où était-il ? Il descendait l'escalier très paisiblement, sans pardessus ni chapeau.

Non seulement les yeux de Belinda, mais encore ceux de tous les domestiques présents étaient fixés sur lui avec étonnement ; mais cela n'empêchait pas Sir Walter de continuer à descendre le plus tranquillement du monde et sans se douter des émotions que sa conduite provoquait.

— Sir Walter ! s'écria Belinda. Comment ! vous n'êtes pas prêt ?

— Moi ! fit-il d'un air distrait, non, je n'y vais pas.

Et allant jusqu'au seuil de la porte que battaient le vent et la pluie, il ajouta du même ton :

— J'espère que vous ne serez pas trop mouillés.

Belinda sans répondre, descendit les marches en courant et monta en voiture. Comme celle-ci s'ébranlait, Sir Walter se dirigea vers le salon.

— Que vous avais-je dit ? fit le portier en se secouant, car il était trempé.

— C'est à n'y pas croire, reprit le maître de l'hôtel, mais avec ces Anglais, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Dans la grande cheminée du salon, on avait allumé un feu de bois qui pétillait joyeusement. Sir Walter, en passant, aperçut Mrs. Grant confortablement installée dans un grand fauteuil au coin du feu. Sa pose, son attitude tout entière était suggestive de repos et de bien-être ; mais elle était seule. Sir Walter retourna dans le hall et s'y promena de long en large jusqu'à ce que son oreille aux aguets discernât un bruit de pas dans l'escalier. Jeanne ne le voyait pas et lui tout à son aise profitait de l'occasion pour la regarder ; elle descendait, les yeux anxieusement fixés sur une pile de livres et de boîtes qu'elle portait avec quelque difficulté.

Lorsqu'elle fut au bas de l'escalier, il s'avança pour lui venir en aide.

— Permettez-moi.....dit-il.

Mais Jeanne poussa un cri, et toute la partie supérieure de la pyramide s'écroura.

— Je vous croyais à Terraville! fit-elle.

Il faut quelquefois bien peu de chose pour froisser les moins susceptibles des mortels.

— Permettez-moi de vous porter tout ceci jusqu'au salon, reprit Sir Walter en se baissant pour ramasser ce qui était tombé; ensuite, soyez tranquille, je m'arrangerai pour ne pas vous



gêner plus que si j'étais à Terraville.

Jeanne devint cramoisie, ouvrit la bouche pour répondre, mais aucune parole ne sortit de son gosier et elle suivit au salon où silencieusement il déposa son fardeau.

— Sir Walter! fit à son tour Mrs. Grant, et d'un ton où la plus vive surprise se mêlait au désappointement, vous n'êtes donc pas allé à Terraville?

— Non je n'y suis pas allé. J'ai horreur des excursions en général, et de plus je trouve ces poteries de Terraville hideuses. Je n'en suis pas moins désolé que mon abstention ait fait autant d'effet. Je ne comprends pas bien... je n'avais cependant jamais dit que j'irais.

Il avait quitté le salon et se dirigeait vers l'escalier lorsque Jeanne le rejoignit.

— Je vous en prie, pardonnez-moi, fit-elle haletante, presque prête à pleurer. Je n'avais aucune intention d'être malhonnête. Vous m'avez mal comprise.

L'effort qu'elle faisait amenait une jolie coloration rosée sur ses joues, mettait en relief l'arc délicat de ses sourcils, la forme pure de l'ovale du visage et le violet foncé de ses deux grands yeux suppliants.

— C'est Belinda..., continua Jeanne reprenant courage peu à peu en voyant qu'il s'adoucissait. Belinda avait toujours compris que vous iriez, et quand on ne fait pas ce qu'elle désire, elle n'est pas contente.

— Ah !

— Et alors...bien entendu...quand Belinda n'est pas contente, elle est...je veux dire...ce n'est pas agréable pour maman. Vous comprenez ?

— Ma foi non, je dois avouer que je ne comprends pas très bien... mais cela importe peu. Qu'est-ce qui importe ? ajouta-t-il avec un de ces brusques mouvements de ton dont certaines voix comme certains instruments de choix ont seuls le secret...rien, tant que je serai sûr que ma présence ne vous est point désagréable.

A ces mots, il sembla à Jeanne que les murs du vaste hall se mettaient à danser une sarabande échevelée, puis se perdaient dans le brouillard et reculaient à l'infini.

L'après-midi, une fois cet incident clos, s'acheva le plus heureusement du monde, bien que Mrs Grant fût visiblement abattue. La timidité de Jeanne, au moins momentanément, avait disparu, et Sir Walter faisait de son mieux pour profiter de l'occasion. Quand, à un moment donné, il réussit à la faire rire, il en éprouva une véritable joie ; mais son triomphe fut plus complet encore, quand, vers la fin de la journée, Mrs Grant s'étant légèrement assoupie dans son fauteuil, Jeanne commença à parler d'elle.

Les photographies qu'elle classait et collait dans son album étaient des vues du cher vieux Delburst, leur home, un home bien petit et bien modeste à en juger par les dites photographies et situé dans un pays qui ne paraissait avoir rien de remarquable au point de vue pittoresque.

— Mais l'air y est si pur ! s'écria Jeanne ; maman et moi, nous nous y portons toujours bien. Sans doute Oliviera est infiniment plus joli..... mais moi, je ne suis pas aussi artiste que Belinda, et puis, comment pourrais-je admirer les choses et en jouir, quand je

suis fatiguée comme je le suis toujours ici ou que j'ai des névralgies comme j'en ai ; Belinda n'aime pas Dellhurst ? aussi je profite de ce qu'elle n'est pas là pour regarder et rauger mes photographies. Un jour, quand elle sera mariée, maman et moi nous retournerons vivre à Dellhurst. Nous arrangerons le jardin, il pourrait être si joli... et puis, j'aurai des poules.

Pendant que Jeanne détaillait ce magnifique programme, elle regardait droit devant elle, les yeux dilatés et comme si elle voyait déjà à travers l'Europe et par de là les mers ses poulets et ses roses.

—Est-ce que vous voudrez bien m'inviter à...

Il fut interrompu par un bruit de roues sur le gravier ; c'étaient trois des voitures qui s'arrêtaient bruyamment devant la porte extérieure. Mrs. Grant se réveilla toute troublée et se leva ; on eût dit qu'elle se sentait dans son tort. Jeanne se leva aussi et rassembla précipitamment tous ses trésors. Déjà on entendait dans le hall la voix de Belinda ; presque au même instant, elle parut.

—Comment ! vous êtes encore ici ? Et le thé ? Je pensais, maman, que vous auriez tout préparé. Vous êtes restée ici toute la journée ? vous savez bien pourtant que je trouve cette grande pièce beaucoup trop éventée pour vous. Grand Dieu ! quel fouilli ! Enlevez-moi tout cela, je vous prie.

—J'espère que vous avez passé une bonne journée, interrompit Sir Walter.

Mais Belinda sortit de la chambre sans daigner même lui répondre !

—Si la colère de Miss Belinda revêt la forme silencieuse, pensait-il, je crois qu'il me sera facile de la supporter.

Sir Walter supporta non moins aisément le changement de place à table qu'il constata en descendant dîner un peu en retard. La chaise que lui indiqua le garçon et qui lui avait été réservée, se trouvait à quelque distance des Grant. Ce fut sans le moindre regret non plus, ni le moindre dépit, nous devons l'avouer, qu'il entendit Belinda causer avec la plus grande animation avec M. Smith. La seule chose dont il se souciait, c'était de reprendre avec Jeanne la conversation interrompue, et pour cela, il attendait impatiemment que le dîner fût terminé.

(A suivre.)

LANOE FALCONER.

Traduit de l'anglais par ROBERT DE CERISY.

CHRONIQUE DU MOIS

I.—Lettre de Léon XIII au Cardinal Rampolla. II.—Lettre au Souverain Pontife des supérieurs de cinq congrégations françaises. III.—Mort de Pasteur.—IV.—À Madagascar. V.—Çà et là. IV.—Concile provincial de Montréal. Inauguration des nouveaux bâtiments de l'Université Laval.

Le 8 octobre, le Saint-Père envoyait une lettre au Cardinal Rampolla, secrétaire d'état, à l'occasion des fêtes du 20 septembre.

Après avoir rappelé l'impudence des manifestations faites par les spoliateurs et l'œuvre néfaste que ceux-ci ont accomplie à Rome depuis vingt-cinq ans, Léon XIII fait le triste mais trop véridique tableau des maux que le sacrilège envahissement du patrimoine de saint Pierre a attirés sur l'Italie elle-même et il termine en établissant une fois de plus la nécessité du pouvoir temporel du pape.

“ Mais, dit le Souverain Pontife, ni les menaces, ni les sophismes, ni les inconvenantes accusations d'ambition personnelle ne réussiront à faire taire en Nous la voix du devoir.

“ Quelle est, quelle devait être, la véritable garantie de l'indépendance papale, on a pu le voir d'avance, à partir du moment où le premier César chrétien décida de transplanter à Byzance le siège de l'Empire. Depuis ce temps jusqu'aux âges les plus rapprochés de nous, jamais nul de ceux qui furent les arbitres des affaires italiennes n'a plus fixé son siège à Rome. Ainsi prit naissance et vie l'Etat de l'Eglise, non par l'œuvre du fanatisme, mais par la disposition de la Providence, réunissant en lui les meilleurs titres qui puissent rendre légitime la possession d'une souveraineté, c'est-à-dire l'amour reconnaissant des peuples enrichis de bienfaits, le droit des gens, l'assentiment spontané de la société civile, le suffrage des siècles. Dans la main des Pontifes le sceptre ne fut jamais une gêne pour le bâton pastoral. Ils portaient en effet le sceptre, ces Pontifes, Nos prédécesseurs, qui brillèrent par la sainteté de la vie et l'excellence du zèle. Ce sont eux qui souvent furent appelés à terminer les litiges les plus ardens, qui opposèrent victorieusement leur volonté inébranlable aux caprices exorbitants des puissants, qui, en des circonstances périlleuses, sauvèrent en Italie le trésor de la Foi, qui propagèrent de l'Orient à l'Occident la lumière de la civilisation chrétienne et les bienfaits de la rédemption.

“ Et si aujourd'hui, malgré les conditions difficiles et dures, la Papauté poursuit sa voie, au milieu du respect des nations, qu'on ne l'attribue point à l'absence de ce secours humain, mais bien en réalité à l'assistance de la grâce céleste qui ne fait jamais défaut au Souverain Pontificat. Pourrait-on dire que les merveilleux progrès de l'Eglise adolescente furent aussi l'œuvre des persécutions impériales ?

“ Nous voudrions que ces vérités fussent mieux comprises par le sens pratique des Italiens. Nous ne parlons pas de ceux qui sont égarés par les fausses doctrines, ou enchaînés par les liens de la secte, mais de ceux qui tout en étant affranchis de ces liens et n'acceptant pas d'être les aveugles adeptes de ces doctrines, ont l'esprit obscurci par la passion politique. Puissent-ils comprendre combien il est pernicieux et insensé d'aller à l'encontre des vrais desseins de la Providence, de s'obstiner dans un désaccord qui ne profite qu'aux menées de factions très audacieuses et plus encore aux ennemis du nom chrétien ! Ce fut pour notre péninsule un très spécial privilège et un grand honneur que d'avoir été choisie entre mille pour garder le siège apostolique ; et toutes les pages de son histoire témoignent de l'abondance des biens et de l'augmentation de gloire, dont la sollicitude immédiate du Pontificat romain fut toujours la source pour elle. Le caractère de ce Pontificat se serait-il transformé, ou l'efficacité de son action se serait-elle affaiblie ?

“ Les choses humaines changent, mais la vertu bienfaisante du magistère suprême de l'Eglise vient d'en haut et demeure toujours la même. Ajoutez à cela que, établi pour durer autant que les siècles, il suit, avec une vigilance pleine d'amour, la marche de l'humanité et ne refuse pas, comme le prétendent faussement ses détracteurs, de s'accommoder, dans la mesure du possible, aux besoins raisonnables des temps.

“ Si les Italiens Nous prêtaient une oreille docile ; s'ils pouvaient dans les traditions des ancêtres et dans la conscience de leurs vrais intérêts, le courage de secouer le joug maçonnique, Nous ouvririons Notre âme aux plus douces espérances, par rapport à cette terre italienne si tendrement aimée. Mais si le contraire arrivait, il Nous est douloureux de le dire, Nous ne pourrions présager que de nouveaux périls et de plus grandes ruines.

Plaise à Dieu que l'Italie entende ce suprême avertissement et ne s'acharne pas à sa propre ruine.

Plaise à Dieu que l'Italie entende ce suprême avertissement et ne s'acharne pas à sa propre ruine.

* * *

Les supérieurs généraux des congrégations de Saint-Lazare, de Saint-Sulpice, des Missions-Etrangères, des Pères du Saint-Esprit et des Frères des Ecoles chrétiennes de France ont adressé au Souverain Pontife une lettre collective dans laquelle ils exposent les raisons qui leur font une règle de se soumettre à l'unique loi d'abonnement votée par le parlement français, tout en protestant contre l'injustice de cette même loi.

“ La résistance, disent les signataires, par le conflit qu'elle ferait naître avec les pouvoirs publics, expose les congrégations à des périls dont la réalité et la gravité ne sont que trop évidentes. Ce n'est pas seulement d'amendes énormes qu'elles seraient frappées ; par le retrait de l'autorisation qu'une loi peut prononcer, par la dissolution et par l'expropriation qui en seraient la suite, c'est leur existence même qui est en jeu.

“Du moment que la conscience n'impose pas un tel sacrifice, nous ne croyons ni pouvoir, ni devoir compromettre, dans une aventure sans issue, les intérêts spéciaux confiés à nos congrégations, et que Votre Sainteté recommande avant tout de sauvegarder, en allant, sans moyens de défense, au-devant des coups qui les atteindraient.

“ Ces intérêts spéciaux, ce n'est pas la conservation des biens temporels, quelque légitime que puisse être cette sollicitude. c'est avant tout et par-dessus tout la conservation de la vie religieuse de nos congrégations et le maintien de leurs œuvres, dont ces biens sont la condition matérielle et l'instrument indispensable.

“ Ces œuvres séculaires représentent des intérêts spirituels de premier ordre, non seulement pour l'Eglise de France, mais aussi pour l'Eglise universelle : l'éducation du clergé, la propagation de la foi parmi les infidèles, l'instruction chrétienne de l'enfance, le ministère de la charité catholique auprès des malades, des pauvres et des orphelins.

“ Les congrégations qui ont reçu, de l'Eglise et de leurs saints Fondateurs, l'honneur et la responsabilité de cette mission, et qui ont la charge de tant d'âmes à conduire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, considèrent que leur premier devoir est de veiller à la sauvegarde de ces intérêts sacrés. Il est trop évident que subir la loi du 16 avril, est aujourd'hui pour elles le seul moyen d'atteindre ce but suprême.

“ A l'heure même où nous sommes, des considérations semblables et non moins graves déterminent NN. SS. les évêques de France à laisser exécuter la loi sur les fabriques qui n'est pas moins domageable à l'Eglise que la loi d'abonnement.

“ Mais en pliant devant une nécessité inéluctable, les supérieurs soussignés ont à cœur de déclarer à Votre Sainteté, que si les congrégations subissent la taxe d'abonnement, elles n'acceptent pas pour définitive la législation fiscale dirigée contre elles. Les congrégations ne réclament aucun privilège, elles ne refusent pas, elles n'ont jamais refusé d'acquitter les charges fiscales également supportées par tous les citoyens ; mais d'accord avec l'Episcopat tout entier, nous protesterons contre le régime d'exception créé par les lois de 1884 et de 1895, que les catholiques ne sont pas seuls à réprouver. Nous ne cesserons d'en demander par les voies constitutionnelles une revision équitable et, pour obtenir ce retour au droit commun, nous avons confiance dans l'esprit de justice de notre pays.

“ Le pays sait que les religieux confondent dans le même dévouement et le même amour, l'Eglise à laquelle ils sont consacrés et la patrie dont ils sont les enfants ; il sait qu'au dedans et au dehors de ses frontières, la France trouve en eux des serviteurs désintéressés et passionnés de sa grandeur. Les distinctions honorifiques accordées par le chef de l'Etat à des membres des congrégations attestent que ces services forcent la reconnaissance publique.

“ La loi de 1895, malgré ses injustifiables rigueurs, constitue par certaines de ses dispositions, comparativement aux lois antérieures, un tempérament encore bien insuffisant, dans lequel les congrégations espèrent voir le gage de la réforme législative plus complète à laquelle elles ont droit.

“ Par son encyclique mémorable du 16 février 1892, Votre Sainteté exhortait instamment, non pas seulement les catholiques, mais tous les Français honnêtes et sensés, à s'unir pour consacrer leurs forces à la pacification de la patrie et pour combattre par tous les moyens légaux et honnêtes les abus de la législation.

“ La revision des lois injustes portées contre les congrégations est une des conditions essentielles de cette pacification qui est le vœu de tous les bons citoyens. Les congrégations ne se laisseront pas de poursuivre ce but par les moyens que Votre Sainteté leur a indiqués, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu le seul privilège qu'elles réclament, la liberté de travailler, sous l'égide du droit commun, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au salut des âmes, au triomphe de la religion et au bien de la patrie qui en est inséparable.”

* * *

La nouvelle de la mort de Pasteur a causé une profonde émotion dans le monde entier, où son nom a répandu avec éclat le renom glorieux de la science française.

La plus populaire des découvertes de Pasteur est assurément celle du vaccin de la rage : et elle aurait suffi en effet à la gloire d'un homme. Mais combien d'autres avaient précédé celle-là depuis le jour où ce fils d'un modeste tanneur d'Arbois, après avoir été maître d'études, entra à l'École normale, jusqu'à celui où l'un de ses élèves, à une époque toute récente, appliquait et les principes dont Pasteur s'était inspiré et les méthodes qu'il avait pratiquées, à la guérison de la diphtérie ! Faut-il rappeler ses recherches et ses découvertes sur les fermentations et sur les êtres microscopiques où il en fit voir les origines, — avec tous les services qu'il rendit de la sorte à l'agriculture et à l'industrie : guérison des maladies des vins, de la bière, des liquides fermentescibles ? Dans le même ordre d'idées, cet homme qui n'était pas médecin, modifia profondément la chirurgie en montrant l'origine de la putréfaction, c'est-à-dire du plus grand danger auquel soient exposés les blessés ou les opérés, dans l'introduction au sein de leurs plaies de germes microscopiques venus de l'extérieur. Ses luttes contre l'hypothèse des générations spontanées sont restées fameuses. Enfin, sa victoire sur cette terrible maladie de la rage n'est que l'un des épisodes de ses longues recherches et de ses merveilleuses découvertes sur l'atténuation des virus et leur transformation en vaccins, qui l'avaient conduit d'abord à étudier l'infection charbonneuse et sur ce terrain à rendre encore à notre agriculture d'incalculables services.

Voilà quelques-unes des choses accomplies par Pasteur. Voilà pourquoi la France comprend qu'elle vient de perdre quelque portion de sa grandeur, de sa gloire, même de sa force. Heureusement, l'œuvre du maître est assez puissante et a-sez féconde pour que dès maintenant, en dépit de la mort, elle possède et domine l'avenir.

Et ce grand homme fut en même temps un homme modeste et bon, étranger à tous les misérables calculs de l'intérêt personnel, spiritualiste déterminé, chrétien convaincu. Sa mort a été conforme à ses convictions. Mais sa vie tout entière les avait affirmées.

Il est une page de ses écrits qui prouve plus que tout le reste l'élevation, la pureté de sa croyance. C'est la déclaration nette et franche qu'il fit, le 22 avril 1882, lors de sa réception à l'Académie française. Il succédait, on se le rappelle, à Littré, et Renan devait lui répondre.

Voici la fin de son discours que nos lecteurs seront heureux de nous voir reproduire ici :

“Le positivisme ne pèche pas seulement par une erreur de méthode. Dans la trame, en apparence très serrée, de ses propres raisonnements, se révèle une considérable lacune et je suis surpris que la sagacité de M. Littré ne l'ait pas mise en lumière.

“A maintes reprises, il définit ainsi le positivisme envisagé au point de vue pratique : “Je nomme positivisme tout ce qui se fait dans la société pour l'organiser suivant la conception positive, c'est-à-dire scientifique du monde.”

“Je suis prêt à accepter cette définition, à la condition qu'il en soit fait une application rigoureuse : mais la grande et visible lacune du système consiste en ce que, dans la conception positive du monde, il ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini.

“Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux cieux étoilés. Soit. Et au delà ? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable question et toujours sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites.

“Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il y a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. Encore à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison ; tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre ; on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés.

“La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah

Jehova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples, vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. La métaphysique ne fait que traduire au dedans de nous la notion dominatrice de l'infini. La conception de l'idéal n'est-elle pas encore la faculté, reflet de l'infini, qui, en présence de la beauté, nous porte à imaginer une beauté supérieure? La science et la passion de comprendre sont-elles autre chose que l'effet de l'aiguillon du savoir que met en notre âme le mystère de l'Univers? Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne, sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux?

“ Il faut un lien spirituel à l'humanité, dit M. Littré, faute de quoi il n'y aurait dans la Société que des familles isolées, des hordes et point de société véritable.” Ce lien spirituel qu'il plaçait dans une sorte de religion inférieure de l'humanité ne saurait être ailleurs que dans la notion supérieure de l'infini, parce que ce lien spirituel doit être associé au mystère du monde. La religion de l'humanité est une de ces idées d'une évidence superficielle et suspecte qui ont fait dire à un psychologue d'un esprit éminent :

“ Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses, ajoute-t-il, que recèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses, dont la liaison nous échappe, que tournent les idées claires pour s'étendre et se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, les sciences exactes elles mêmes y perdraient cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons.”

“ Les Grecs avaient compris la mystérieuse puissance de ce dessous des choses. Ce sont eux qui nous ont légué un des plus beaux mots de notre langue, le mot enthousiasme—*En Thèos*—Un Dieu intérieur.

“ La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini.”

* * *

Le général Duchesne est entré à Tananarive au jour qu'il avait lui-même prévu et qu'il avait indiqué d'une manière constante, depuis deux mois, dans les correspondances qu'il échangeait avec le gouvernement français.

Le général annonce que les négociations pour la paix ouvertes le 1^{er} octobre ont abouti dans la soirée du même jour. On assure à ce propos que dès l'origine de l'expédition le gouvernement avait longuement délibéré pour arrêter les instructions à donner au commandant de l'expédition sur le régime qu'il convenait d'établir à Madagascar à l'issue des opérations militaires. M. Ranchot, ancien vice-résident à Tananarive, délégué du minis-

tre des affaires étrangères, avait même été adjoint spécialement au général Duchesne pour l'assister dans les négociations qui devaient suivre le succès de armes françaises.

Ce sont ces instructions qui ont été suivies le 1^{er} octobre par le chef de l'expédition.

Le régime qui sera établi à Madagascar n'est pas l'annexion, mais c'est un protectorat très étroit, plus vigoureux que celui qui existait jusqu'ici et qui, tout en conservant le cadre de l'organisation hova, placera l'administration tout entière de l'île sous la main de la France, de manière à assurer sa prépondérance exclusive.

La reine actuelle, qui s'est soumise par l'acceptation des conditions faites par les vainqueurs sera maintenue. Mais le premier ministre, qui a été l'âme de la résistance, sera transporté hors de l'île et remplacé.

Le service de la ligne d'étapes entre la côte et la capitale de l'Émyrne sera fait exclusivement par des troupes noires. A celles se trouvant déjà dans le corps expéditionnaire de Madagascar vont venir se joindre cinq cents tirailleurs haouassas, qui sont en route depuis quelque temps, et à la veille d'arriver à Majunga.

* * *

Le premier concile de la province ecclésiastique de Montréal s'est tenu à la cathédrale de cette ville sous la présidence de Mgr l'archevêque Fabre.

Les décrets de ce concile ont été envoyés à Rome et ne seront publiés qu'après avoir reçu l'approbation du Saint-Père.

Avant de se séparer, les évêques de la province de Montréal ont rédigé une admirable lettre pastorale sur la presse, ses devoirs, ses abus, les droits de l'Eglise et de l'Etat à son égard et les devoirs des fidèles à son endroit.

La presse est une des plus grandes puissances morales de notre temps et nos supérieurs ecclésiastiques montrent une fois de plus toute leur sollicitude à l'égard du peuple fidèle en l'éclairant sur ce sujet devenu d'une si grande importance à notre époque.

* * *

Les nouveaux édifices élevés pour l'usage de l'Université Laval à Montréal ont été inaugurés dans une séance solennelle présidée par Mgr le Vice-Chancelier.

Désormais l'Université aura des locaux vraiment dignes d'elle et de la grande œuvre qu'elle est appelée à faire.

En remplacement du Vice Recteur, M. l'abbé Proulx démissionnaire, le conseil de l'Université a nommé M. le chanoine Raciocot, primicier de la cathédrale de Montréal.

Qu'il nous soit permis d'offrir au nouveau Vice Recteur nos respectueuses félicitations.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Précis d'Histoire du Canada, par A. LEBLOND DE BRUMATH. Sous ce titre la librairie Cadieux et Derome met à la disposition des écoles primaires un excellent petit abrégé de notre si intéressante histoire. Dans une courte préface l'auteur s'adressant aux enfants leur dit :

Notre histoire n'est pas longue, car il n'y a pas encore trois siècles que les premières villes du Canada ont été fondées, et cependant que de belles pages elle renferme ! Vous y verrez la vie édifiante des premiers colons, les souffrances des missionnaires, le dévouement sublime de Dollard, les exploits presque incroyables des Hertel, des St-Ovide, et surtout de notre grand d'Iberville.

Vous y verrez encore avec quelle persévérance vos pères ont su défendre dans les luttes de la tribune notre langue nationale, notre liberté et notre religion.

Apprenez donc avec amour les hauts faits de vos aïeux, et appliquez-vous à marcher sur leurs traces, et à rester toujours comme eux de bons citoyens et de bons chrétiens.

Ajoutons que ce bon petit livre ne sera pas utile seulement aux enfants mais les pères et mères, dans une heure de loisir, pourront y voir et avec intérêt repasser devant eux tous les hauts faits de notre belle histoire.

Ce joli petit livre est orné de gravures qui ajoutent à son intérêt mais quelques unes laissent à désirer. Dans une nouvelle édition, les éditeurs pourraient les remplacer avantageusement.

UN TÉMOIGNAGE SUR UN POINT D'HISTOIRE

LA CAMPAGNE MONARCHIQUE

D'Octobre 1873

Par CHARLES CHESNELONG

C'est une page d'histoire contemporaine du plus grand intérêt que M. Chesnelong vient de faire paraître à la librairie Plon sous le titre : **Un témoignage sur un point d'histoire** : *La campagne monarchique d'octobre 1873*. Ce livre éclaire d'un jour nouveau la tentative de restauration du comte de Chambord sur laquelle on a tant discuté, et qu'on connaissait mal jusqu'ici, soit à cause des passions politiques, soit faute de détails complets et précis. On sait que c'est M. Chesnelong qui fut chargé seul d'aller à Salzbourg, au nom de la majorité de l'Assemblée nationale, débattre avec le prince les questions vitales qui agitaient alors le pays et les conditions dans lesquelles la monarchie pourrait être rétablie. M. Chesnelong, avec une émotion communicative, raconte aujourd'hui par le détail ces grands événements. Il lève tous les voiles, pénètre les sentiments, met à nu les intentions, dégage la vérité et fixe les responsabilités. La haute loyauté de son caractère, universellement honorée, nous garantit l'exactitude de ses assertions et l'impartialité de ses jugements. En même temps, d'un bout à l'autre le récit est plein de flamme, vibrant de patriotisme. C'est un véritable drame, dont le dévouement est la fameuse histoire du drapeau blanc que le comte de Chambord voulut substituer au drapeau tricolore. M. Chesnelong débrouille cette énigme historique, dans des pages extrêmement curieuses, qui prouvent que seule la question du drapeau a empêché, en 1873, la restauration de la monarchie en France.

Un vol. in-8°. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris, et à Montréal chez C. O. Beauchemin et fils.

La Librairie Flynn & Mahoney, de Boston, vient d'éditer en français un **Manuel de cantiques et chants religieux** compilé par le Révérend Père A. Police, Mariste.

L'auteur dans son court avant-propos dit le but de son ouvrage et en fait connaître tout le contenu. Nous ne pourrions mieux faire connaître cet excellent recueil qu'en reproduisant cette page :

L'éditeur de ce Manuel a eu pour but d'aider Messieurs les Curés, qui ont la charge de Congrégations françaises en Amérique et au Canada 1o à développer parmi leurs paroissiens un grand amour pour les cantiques et les prières françaises, 2o à établir dans leurs églises le chant de toute la Congrégation, pour que tout le peuple, et surtout les enfants du catéchisme, puissent goûter et retenir ces beaux cantiques destinés à se graver dans leur âme, comme des voix célestes, qui se feront entendre, alors même que la voix de leurs prêtres ne sera pas là, pour les émouvoir et les diriger.

Ce volume contient toutes les prières par lesquelles nos Pères se sont sanctifiés :—Les anciennes et belles prières du matin et du soir et de la Sainte Messe—Les exercices de la journée du chrétien—Les prières et les actes pour la Confession et la Communion—Les Vêpres, et le chemin de la Croix.

Il renferme aussi un choix de deux cents Cantiques anciens et nouveaux, qui embrassent toute la Doctrine chrétienne,—les grandes vérités du salut,—les grandes et belles dévotions de la sainte Eglise à notre Seigneur J.-C. à la Très Sainte Vierge, à saint Joseph, à la sainte Famille, à sainte Anne, aux saints anges, et aux saints.

Des Psaumes en Faux Bourdons, pour les Vêpres solennelles des Dimanches et des Fêtes,—Les Antiennes de la sainte Vierge, adaptées à une musique vraiment religieuse,—Un choix d' "O Salutaris," de "Tantum Ergo," de Litanies, de Motets, et de Chants pieux pour les Bénédictions du Très Saint Sacrement, viennent compléter ce Manuel et le rendre un des plus propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'amour de la sainte Eglise, de notre Seigneur Jésus-Christ, de la très sainte Vierge et des saints.

Jésus en Croix ou la science du Crucifix, en forme de méditations par les PP. Pierre MARIE et Jean Nicolas GROU; nouvelle édition revue par le P. Alphonse Cadrés, 1 vol. in-18: Prix 25cts chez TÉQUI, 33, rue du Cherche-Midi, Paris, et à Montréal chez C.-O. BEAUCHEMIN & FILS.

Les ouvrages ascétiques du P. Grou sont trop appréciés pour qu'il y ait lieu de les recommander. *Jésus en croix* ou la science du Crucifix, en forme de méditations n'est pas en réalité du P. Grou, mais du P. Pierre-Marie, seulement le Père Grou en a donné une réédition revue et corrigée, s'associant ainsi à l'auteur, dont il admirait avec raison l'excellente doctrine. On peut et même on doit donc dire que *Jésus en croix* est en réalité des PP. Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou. Quoi qu'il en soit, un fait reste, c'est que le livre est très bon et que le R. P. Cadrés a été bien inspiré en le rééditant.

A la fin du volume, se trouvent réunis divers exercices de dévotion fort utiles. L'ensemble forme un bon livre qui trouvera certainement accueil auprès des fidèles.